

~~W. H. L.~~

~~Abf. 100~~

Ung. 100
m



LES
FABLES

imitées

D'ESOPPE

Phaedre
par

PHE'DRE

AFRANCHI D'AUGUSTE,

revües et corrigées,

A L'USAGE DE LA COMPAGNIE DES GENTILS-
HOMMES CADETS DE SAXE

PAR

A. H. B. et E. V.



à DRESDE

chez FREDERIC HEKEL,

Libraire de la Cour. 1756.

F A B L E S

D E S O P F

P H E D R E
A I R A S H I D A G U S T E

A T O U R N E E D E L A C O M P A G N I E D E S C H I M M E L S
P A R I S



A D R E S S E
C H A N C E L L E R I E
P A R I S





EPITRE
DEDICATOIRE

à
Messieurs les Gentils-Hommes
Cadets.

Messieurs.



Il y a quelques Mois, que
nous vous promimes un
Livre, qui fût à la portée de ceux
d'entre vous, qui ont passé les
Rudimens de notre Langue.
Nous avons cru que celui ci,

A 2

que

que nous vous dedions, suffi-
roit pour vous instruire & vous
amuser en meme tems : Nous
n'avons rien fait à cet ouvra-
ge, que de retoucher une an-
cienne Edition, en très mau-
vais François, que le hazard a
fait tomber sous nos mains ;
ce travail a demandé des heu-
res, que nous avons derobées
avec plaisir à nos occupations,
par l'interet que nous prenons
à vos progrès, dans une Lan-
gue, dont il ne nous convient
pas de faire l'éloge, mais qui
le

le porte avec foi, par le cas
qu'en fait SON ALTESSE
ROYALE & ELECTO-
RALE, notre AUGUSTE
CHEF, & Celui qui sous
SES ordres, ne neglige rien
de ce qui peut contribuer, à
regler vos moeurs & à cultiver
votre esprit : Cela ne doit il
pas animer votre émulation &
la notre en même tems? C'est
dans cette vuë Messieurs, que
nous vous presentons cet ou-
vrage, répondès à nos inten-
tions avec la même ardeur que

A 3 nous

nous travaillons à votre avan-
cement; C'est le moyen de
vous concilier la Bienveillance
d'un PRINCE Sage & éclairé,
qui fait l'ornement de nos
jours & l'objet de nos espéran-
ces. Nous sommes avec un
parfait égard

Messieurs,

Dresde le 1. Octobre
1750.

Vos très fideles & très
affectionnés Maîtres,

A. H. B. et E. V.



P R E' F A C E.

PHE'DRE a donné de la po-
liteſſe & un tour agréable,
par un genre de vers latins qu'on
appelle ſenaires, à un ſujet dont
Eſope eſt le principal inventeur.
Ce Livre eſt propre à deux fins,
à divertir, & à donner de bons
avis pour régler la conduite des
hommes. Si quelqu' un trouve
à redire, qu' on y ait introduit

des arbres aussi bien que des bêtes, Phédre l'avertit de se souvenir; que ce ne sont d'ailleurs que des contes faits a plaisir.



FABLE



F A B L E I.

Le Loup & L' Agneau.



UN Loup & un Agneau altérés, se trouvèrent un jour au bord d'un même ruisseau. Le Loup étoit au haut, & l'Agneau bien loin au bas du ruisseau. Ce voleur néanmoins, que son avidité agitoit, ne manqua point de chercher querelle, & de dire à l'Agneau: Pourquoi viens-tu troubler mon eau, quand je bois? l'Agneau, tout effraié lui répondit: Eh! je vous prie, comment cela se peut-il? l'eau descend de vous à moi, & je ne bois que votre reste. Oui, mais poursuivit l'autre, qui n'avoit rien à répliquer: Il y a justement six mois, que tu me dis des injures. Helas! il n'y a pas, reprit l'Agneau, six mois, que je suis au monde. Oh bien! continua le Loup, ce fut donc ton père, & en disant

FABLES DE PHE'DRE

ces paroles, il se jetta sur l'innocent Agneau,
l'étrangla & le dévora.

SENS MORAL.

Cette Fable a été écrite contre
ceux qui inventent des pretextes,
pour opprimer les innocens.

F A B L E II.

Les Grenouilles qui demandè- rent un Roi.

LA République d'Athènes se trouvant dans
un état florissant par l'équité & la douceur
de ses loix, le libertinage vint en troubler le
repos, & une licence éfrénée rompit les
liens de la Société Publique. Pisistrate,
voiant la ville divisée en plusieurs factions,
prit le parti de se saisir du chateau, & alors
les Athéniens se mirent à se plaindre & à dé-
plorer leur servitude. Esope, considérant
que Pisistrate n'étoit pas cruel, mais que la
dépendance ne leur paroissoit insupportable,
que parce qu'ils n'y étoient point acoutumés,
leur conta cette Fable.

Les Grenouilles se promenoient autrefois
dans leurs marais, chacune à sa fantaisie.

Un

Un jour elles demandèrent à Jupiter un Roi, qui, par son autorité réprimât leur libertinage. Ce Père des Dieux en rit, & pour se moquer d'elles, il jeta dans leur étang, une poutre, qui, en tombant, fit un tel fracas dans l'eau, qu'elle donna d'abord de la terreur à toutes ces pauvres bêtes, qui d'ailleurs sont assez peureuses. Néanmoins, comme elle demeura enfoncée dans le borbier, une grenouille, au bout de quelque tems, avança, tout doucement la tête hors de l'eau, & après avoir bien observé la contenance de ce Roi, elle apella toutes les autres, qui, revènuës de leur premier étonnement, accoururent en foule, & s'empreschèrent à l'envi, à sauter sur cette poutre; enfin, il n'y eut après cela point d'insultes qu'elles ne lui fissent. Elles envoièrent en suite demander un autre Roi à Jupiter, parceque celui, disoient-elles, qui leur avoit été donné, n'étoit propre à rien. Jupiter leur envoia donc l'hidre, qui de ses dens aiguës, se mit à les déchirer & à les dévorer. La consternation, où elles se trouvèrent alors, fut si grande, qu'elle les empêcha même d'ouvrir la bouche pour se plaindre, & tout ce qu'elles pûrent faire, ce fut de donner secrettement commission à Mercure, de prier Jupiter, d'avoir pitié de leur misère. Mais, ce Dieu leur répondit:

4 FABLES DE PHÉDRE

pondit: Puisque vous n'avez fû gouter la prospérité, suportés maintenant l'adversité, le mieux que vous pourrés.

Vous donc, Citoïens, dit Esope, prenés patience, & donnés vous de garde que pis en vous arrive.

F A B L E III.

*Du Geai paré des Plumes
du Paon.*

De peur que l'envie ne nous prenne, de vouloir paroître aux dépens d'autrui, & pour avertir tout le monde, de proportionner sa conduite à sa condition; voici un Exemple qu'Esope nous a proposé.

UN Geai, enflé d'un sot orgueil, enleva les plumes qu'un Paon en muë, avoit laissé tomber & s'en para. Après s' être ainsi orné, il conçut du mépris pour ses pareils & alla se mêler dans la troupe de ces beaux oiseaux. Ceux-ci, irrités de son impudence, le rebutèrent à grands coups de bec, le plumèrent & le chassèrent. Dans ce pauvre état, le Geai voulut aller se rejoindre à ceux
de

de son espèce, mais il en fut très-mal acueilli & n'essuïa que des reprimandes & des railleries. Un Geai entr'autres, qu'il avoit dedaigné auparavant, lui fit ce reproche; Si tu t'étois contenté, lui dit-il, de notre condition, & que tu te fusses accommodé à l'état où la nature t'avoit fait naître, tu n'aurois point souffert cet affront, & tu ne te verrois point, par surcroit de misère, chassé de notre compagnie.

F A B L E IV.

Le Chien trompé par son Ombre.

C'est à juste titre, qu'en désirant le bien des autres, on perd le sien propre. Un Chien, qui passoit une rivière à la nage, & tenant un morceau de chair dans sa gueule, se vit dans l'eau, comme l'on se voit dans un miroir: Et comme il crut que c'en étoit un autre, qui portoit cette chair, il voulut la lui arracher. Mais, son avidité fut trompée car en ouvrant la gueule, il laissa échapper ce qu'il tenoit, & ne toucha pas seulement, à ce qu'il vouloit atraper.

FABLE V.

*La Vache, la Chèvre, la
Brebis, & le Lion.*

LA Société avec un plus puissant est tous-
jours dangereuse; c'est une vérité que
cette petite Fable va nous prouver.

La Vache, la Chèvre & la Brebis s'asso-
cièrent aux bois avec le Lion. Ils prirent un
grand Cerf, & lorsque les parts en eurent été
faites, le Lion leur dit: J'en prens la premiè-
re, parceque je m'apelle Lion; vous me cé-
derés la seconde, en considération de mon
courage; la troisième doit être à moi, par-
ceque je fais plus fort que vous: & s'il y a
quelqu'un qui touche à la quatrième, il aura
à faire à moi.

REFLEXION.

C'est ainsi que le plus fort empor-
ta seul tout le butin.

FABLE VI.

Les Grenouilles & le Soleil.

Esopé voiant un jour beaucoup de monde
aux nôces d'un voleur qui étoit de ses
voisins,

voisins, fit aussi tôt ce petit Conte: Le Soleil voulut un jour se marier, mais les grenouilles, que cette nouvelle allarma, se mirent d'abord à crier comme des perduës, & Jupiter, surpris du vacarme qu'elles faisoient, leur demanda, quel étoit le sujet de leur plainte? Helas! répondit une de celles qui avoient leur domicile dans un marais, à présent qu'il n'y a encore qu'un soleil, il met tout à sec, il nous fait crever de chaud & de soif, que fera - ce donc, quand il aura des enfans?

F A B L E VII.

Le Renard qui trouve un masque.

UN Renard, après avoir considéré un masque, dont se servoient autrefois les Comédiens Grecs: voilà un bel extérieur, dit-il, mais voiés, ce n'est qu'une tête sans cervelle.

R E F L E X I O N.

Cela exprime le caractère de ces gens qui ont reçu de la fortune, des honneurs & des grandeurs, mais qui n'ont pas le sens commun.

FABLE

FABLE VIII.

Le Loup & la Gruë.

C'est faire faute sur faute, que de demander recompense à des mechans, après les avoir servis. Premièrement, d'avoir assisté des gens qui étoient indignes, & en second lieu, parcequ'on ne sauroit se defaire d'eux, sans danger.

LA Gruë, assez fote que de se laisser gagner par les promesses du Loup, qui juroit de donner de grandes recompenses à ceux qui lui arracheroient un os qui lui étoit resté dans dans la gorge, en mangeant, & qui lui faisoit grand mal, se hazarda de lui fourrer son bec dans la gueule, pour faire cette opération. Après l'avoir faite, elle lui demanda le salaire promis. Quoi! répondit le Loup, je t'ai laissé retirer la tête d'entre mes dens, sans l'écraser, & tu prétens quelque recompense? c'est être bien ingrate.

FABLE

F A B L E IX.

Le Moineau & le Lièvre.

C'est être fou, que de se mêler des affaires d'autrui sans prendre garde aux siennes, & c'est ce que nous allons prouver en peu de mots.

UN Moineau qui entendoit un Lièvre crier de toute sa force, sous un aigle qui l'étrangloit, le grondoit encore. Eh! qu'est-ce, lui dit-il, que tu fais de tes piés, que ne t'en suis-tu, toi, qui as si bonnes jambes? Dans cet instant, un Epervier le surprend; il eut beau crier, il lui falut passer le pas. Alors le pauvre Lièvre ne put s'empêcher, quoi qu'à demi mort, de dire au Moineau: Eh bien! te voilà donc dans la même peine, toi, qui te moquois tantôt si à ton aise, du mal que je souffre.

F A B L E X.

Le Loup & le Renard plaidant devant le Singe.

Ceux qui font une fois decriés par leurs fourberies, ont beau parler sincèrement, leur credit est perdu.

B

Le

LE Loup acusoit le Renard, de lui avoir fait un larcin. Celui-ci foutenoit qu'il étoit innocent, & l'on dit, que le singe se mit entre deux, pour être le juge de leur différend. Chacun plaïda sa cause, en suite le Singe prononça: Il me semble, dit-il, en s'adressant au Loup, que vous n'avez point perdu, ce que vous demandés: Et pour vous, dit-il au Renard, je vous prens pour celui qui a fait le vol, dont vous vous purgés si adroitement.

F A B L E X I.

L' Ane & le Lion à la Chasse.

UN hableur, qui se vante à tort & à travers, ne trompe que les ignorans & fert de jouët, à ceux qui savent, qui il est. Il prit envie au Lion, de mener l'âne à la chasse. Lorsqu'ils se trouvèrent à l'endroit, où ils s'étoient proposé d'aller, le Lion le cacha derrière un halier, & lui dit de braire, afin que ce bruit extraordinaire épouvantât les bêtes, qui ne manqueroient pas de sortir, & que lui, de son côté, les atraperoit. Celui-ci donc, dressé les oreilles de toute sa force, & d'un cri qu'il fait tout d'un coup, effraïe
tout

tout ce qui l'entend. Les bêtes, dans cette surprise, cherchent passage pour se sauver, & le Lion se jette dessus. Enfin, las de tuer, il fait taire l'âne & le rapelle. Celui-ci, tout fier de la réussite: Que vous en semble, dit-il, ma voix ne vous a-t-elle pas été d'un grand secours? Elle a fait merveilles, répondit le Lion, & j'en aurois eu peur moi-même, si je n'avois connu ton courage & ta naissance.

F A B L E XII.

Le Cerf pris par son Bois.

Ce que l'on avoit meprisé, est souvent beaucoup plus utile, que les choses dont on avoit fait cas: C'est, ce que le recit suivant va mettre dans son jour.

UN Cerf, arrêté sur le bord d'une fontaine, se vit dans l'eau en buvant, & tandis qu'il s'amusoit à admirer la beauté de son bois & à blamer ses jambes, de ce qu'elles étoient trop menuës, il entendit un bruit de chasseurs, qui l'épouvanta. Il prit la fuite à travers champs, & courut si vite, qu'il devança

les chiens. Mais, aiant voulu s'enfoncer dans une forêt, il s'y embarassa par son bois, & les Chiens le rattrapant, le déchirèrent. Alors, réduit aux abois, il s'écrie: O! malheureux, que je suis, qui ne m'aperçois qu'à présent, à quoi devoit me servir, ce que je méprisois tant, & le mal que me causeroit, ce que j'admirois tant en moi-même.

F A B L E XIII.

Le Corbeau & le Renard.

Quand on se laisse aller au plaisir que donnent des louanges artificieuses, on ne manque point de s'en repentir, lorsqu'il n'en est plus tems. Un Renard vit au haut d'un grand arbre, un Corbeau qui vouloit manger un fromage, qu'il avoit aparemment escroqué sur quelque fenêtre, & il se mit à lui dire: Ha! que votre plumage est éclatant; que vous êtes bienfait: que vous êtes aimable! O! si vous aviez de la voix, vous n'aurez point de pareil parmi les oiseaux.

Le sot de Corbeau, voulut faire entendre qu'il en avoit, mais en ouvrant le bec, il laissa tomber son fromage; le Renard rusé & habile, s'en saisit aussitôt, & l'avalâ. Le
Corbeau

Corbeau consterné, ne put alors que reconnoître & que sentir avec douleur, sa foiblesse & son imprudence.

F A B L E XIV.

Le Cordonnier Medecin.

UN mauvais Cordonnier ruiné, se mit à exercer la Médecine, & à vendre de l'Antidote, sous un nom emprunté, dans un lieu, où il étoit inconnu. Comme le pompeux galimatias, avec lequel il débitoit ses Charlataneries, l'eut mis en réputation, le Seigneur du lieu, à qui, une maladie faisoit garder le lit, demanda, pour éprouver sa capacité, un verre d'eau, dans lequel il fit semblant de mêler du poison, avec son antidote, & ensuite, il lui commanda de le boire, en lui promettant récompense. Celui-ci, à qui la mort fit peur, avoua d'abord, que ce n'étoit pas son expérience, mais la simplicité du peuple, qui lui avoit donné la réputation, de grand Medecin. Alors le Seigneur fit assembler tous ses habitans, & leur dit: N'êtes-vous pas de grands innocens, de mettre votre vie & votre santé, entre les mains d'un homme, à qui, personne n'a daigné confier sa chaussure.

REFLEXION.

Cette Fable est faite pour ces fots, qui sont les dupes du premier impudent, qui leur en impose.

F A B L E X V.

L'Âne & le Vieil Ânier.

Dans les revolutions d'Etat, les pauvres sujets ne trouvent de changement, qu'au nom de leur maître. Cette courte Fable en démontrera la vérité.

Un pauvre bon vieillard, qui faisoit paître un âne dans un pré, fut tout d'un coup épouvanté, par le bruit des ennemis. Comme il pressoit l'âne de s'enfuir, de peur qu'ils n'en fussent pris tous deux, celui-ci répondit, sans se hâter davantage: Mais, dites moi je vous prie, croiés-vous, que celui qui nous prendroit, me fît porter plus d'un bât? à quoi le vieillard repartit, que non: Eh! que m'importe-t-il donc, repartit l'âne, qui je serve, puisqu'il me faut toujours porter ma charge.

FABLE

F A B L E XVI.

Le Cerf, la Brebis & le Loup.

Lorsqu'un fourbe s'oblige sous mauvaise caution, c'est moins pour faciliter les affaires, que pour faire, quelque supercherie.

Le Cerf demanda une mesure de froment à emprunter à la Brebis, & voulut lui donner le Loup pour répondant. Elle, qui appréhendoit quelque tromperie, leur dit: Oui; mais où vous aller chercher l'un & l'autre, quand le terme sera échû? Le Loup a coutume de prendre la fuite & de s'esquiver; & vous, Monsieur le Cerf, vous fûiés d'une telle vitesse, qu'on ne peut même vous suivre des yeux.

F A B L E XVII.

La Brebis, le Chien & le Loup.

Les imposteurs ne manquent guere de porter la peine de leur crime.

UN Chien chicaneur, fit assigner la Brebis pour un pain, qu'il soutenoit lui avoir prété. Le Loup, qu'il produisit pour te-

moin, déposa, que non seulement elle lui en devoit un, mais qu'elle lui en devoit dix, & la pauvre Brebis, condamnée sur ce faux témoignage, paia ce qu'elle ne devoit point. Mais quelque tems après, voyant le Loup, tombé dans une fosse: Voilà, dit-elle, la recompense que les Dieux donnent à la mauvaise foi!

F A B L E XVIII.

La Chienne avec ses Petits.

Les mechans flatent pour tromper, & cette Fable nous avertit, de ne nous laisser pas surprendre à leurs caresses.

U ne Chienne, sur le point de mettre bas, obtint facilement d'une autre, la permission de loger dans son chenil. Lorsque celle-ci revint ensuite demander sa place, sur les instantes prières qui lui furent faites, de céder la demeure, encore pour quelque tems, jusqu'à ce que les jeunes Chiens fussent plus grands, elle l'accorda charitablement. Ce dernier terme étant expiré, le propriétaire voulut enfin reprendre son gîte tout de bon.
Ho!

Ho! je vous le céderai, dit-elle, mais ce sera, quand vous vous ferés fort, de m'en tirer, moi & ma troupe.

F A B L E XIX.

Les Chiens Gourmands.

Non seulement on ne réüffit point, mais on court même à sa ruine, lorsque l'on forme ses desseins inconsidérément.

Des Chiens, qui voïoient une peau enfoncée dans la rivière, entreprirent d'en boire l'eau, afin de l'en tirer, & de la déchirer ensuite à leur aise. Mais, mal leur en prit, parcequ'ils crevérent, avant que de pouvoir seulement toucher, à ce qu'ils vouloient avoir.

F A B L E XX.

Le Lion languissant de Vieillesse.

Celui qui perd son ancienne autorité, se trouve après sa chute, l'ob-

jet de l'insulte & de la raillerie des plus imbéciles.

UN Lion, cassé de vieillesse, & que ses forces avoient abandonné, étant pret à expirer, le Sanglier vint & d'un furieux coup de défenses, le païa de ce qu'il lui devoit, depuis long tems. Le Taureau en suite, à grands coups de corne, perça le corps à son ancien ennemi. L'âne, voiant que l'on pouvoit donner dessus impunément, lui écrasa la tête des rüades. Alors le Lion dit, en rendant le dernier soupir & en s'adressant à ce dernier: J'ai eu grand dépit, de me voir insulter par ceux qui ont du courage, mais il me semble, que c'est mourir doublement, que d'être obligé de souffrir, ce que je souffre de toi, qui es l'opprobre de la nature.

F A B L E XXI.

L'Homme & la Belette.

Une Belette, prise par un homme, crut éviter la mort dont elle étoit menacée, en disant à ce premier: Ah! ne me faites point de mal, je vous en prie, car c'est moi, qui délivre notre maison, des souris qui y font

font tant de dégât. Si c'étoit pour l'amour de moi, ce que tu en fais, lui répondit l'homme, je t'en ferois gré & j'aurois pitié de toi; mais, comme tu ne taches, en les mangeant, qu'à en profiter seule, aussi bien que des restes qu'elles trouveroient à ronger, je ne t'en ai aucune obligation. En disant ces paroles, il empoigne cette petite éfrontée & la tuë.

R E F L E X I O N.

C'est dans ce tableau, que doivent se reconnoître ceux, qui n'ont en agissant, que leur propre intérêt en vuë, & qui prétendent après cela, que les simples leur en aient obligation.

F A B L E XXII.

Le Chien fidèle.

Un homme qui s'avise tout d'un coup, de faire le libéral, gagne les fots, mais il tend ce piège inutilement aux gens d'expérience.

UN voleur de nuit, jetta du pain à un Chien pour essayer de le faire taire, en lui

lui remplissant la gueule. Mais le chien lui dit: Hola! tu prétens me lier la langue, afin de m'empêcher d'aboïer pour la sûreté de mon maître? tu feras trompé, car ta libéralité inopinée reveille ma vigilance, & je vais t'empêcher de faire ton profit, par mon imprudence.

F A B L E XXIII.

*La Grenouille qui Crève
d'Orgueil.*

U ne Grenouille, jalouse de la grandeur d'un Boeuf, qu'elle voïoit paître dans un pré, enfla de toute sa force les rides de sa peau, & demanda à ses petites, si elle n'étoit pas plus grosse que le Boeuf? Celles-là, lui ayant répondu que non; elle fit un second effort pour se grossir, & leur demanda de nouveau, qui, d'elle ou du Boeuf, avoit le plus de grosseur? Elles répondirent encore, le Boeuf. La Grenouille, pleine de dépit, redouble ses efforts pour se rendre plus grosse, mais tout à coup, ses forces l'abandonnent, elle s'étend de son long & crève.

SENS

SENS MORAL.

Un pauvre homme se ruïne entièrement, quand il veut faire le grand.

F A B L E XXIV.

Le Chien & le Crocodile.

Ceux qui donnent des conseils intéressés, à des gens prudents, perdent leur peine & s'exposent à la moquerie.

ON prétend que les chiens, par la peur qu'ils ont du Crocodile, ne boivent dans le Nil, qu'en courant. On dit donc, qu'un Chien buvant un jour de la sorte, un Crocodile lui cria: He! Ami, aproche, bois à ton aise & ne crains aucun mal. Ah! certes, je le ferois bien, mais tu trouves la chair de Chien trop à ton gout.

F A B L E XXV.

Le Renard & la Cicogne.

Il ne faut, à la vérité, jouer de tour à personne, mais cette Fable
nous

nous fait remarquer, que l'on peut rendre la pareille à l'agresseur.

ON raconte, que le Renard pria la Cicogne à souper, & qu'il ne lui présenta que des alimens liquides, dont la Cicogne, quoi que de bon apétit, ne put goûter de quelque manière qu'elle s'y prît. Elle le convia après ce coup, à venir manger chez elle, & ne lui présenta, en revanche, que du hachis dans une bouteille, dont son bec lui en facilitoit l'entrée. Elle se remplit le ventre comme il faut, mais son hôte enrageoit & crevoit de faim. Pendant qu'il s'amusoit à lécher le cou de la bouteille, la Cicogne, à ce que l'on débite, lui fit cette leçon: Il ne faut pas, lui dit-elle, trouver mauvais qu'on nous traite, comme nous avons traité les autres.

F A B L E XXVI.

Le Chien trouvant un Tresor.

Voici le véritable caractère des avares & de ces ames basses, qui n'ont point d'autre soin, que celui de passer pour riches.

Un

UN Chien, qui fouilloit dans la terre pour en tirer les os d'un corps humain, trouva un tresor. Comme il avoit violé le respect dû aux morts, il fut, par un juste châtiment, saisi d'une si violente passion pour les richesses, que l'ardeur qu'il eut à garder ce tresor, lui fit oublier le boire & le manger, de sorte qu'il creva de faim. On raconte après cela, qu'un Vautour qui vint se poser sur lui, l'apostropha de cette sorte: O miserable bête! te voilà bien païée, d'avoir si excessivement aimé des biens, nullement faits pour toi, qui n'étois qu'un malheureux chien.

FABLE XXVII.

L'Aigle & le Renard.

L'Élévation des Grands, ne doit pas leur faire insulter, ceux qui sont au dessous d'eux, ni les empêcher de les craindre, parceque l'adresse, qui est de toutes conditions, trouve facilement le moïen de se venger.

UN Aigle enleva un jour les petits d'un Renard, & les mit dans son aire, pour servir

servir de pature aux fiens. La Mère, qui le poursuivit à vuë d'oeil, le pria de ne pas lui faire ce chagrin : Mais, se voïant méprisée par l'Aigle, dont l'avantage du lieu augmentoit l'assurance, elle trouva le moien d'assembler des tisons, à l'entour de l'arbre où l'Aigle se tenoit, & d'y mettre le feu, afin de confondre sa douleur, dans la perte de son ennemi. L'Aigle, réduit à l'extrémité, pour sauver ses aiglons du péril dont ils étoient menacés, demanda pardon au Renard & lui rendit ses petits.

FABLE XXVIII.

L'Ane railleur.

Un sot, offense par ses railleries & s'expose au danger.

UN Ane rencontra un Sanglier en son chemin, & lui dit d'un air railleur : Ha! bon jour frère. Celui-ci, à qui ce compliment ne plût point, lui répondit: d'où te vient ainsi l'envie de mentir? mentir! repliqua l'âne, ah! si vous niés que je vous ressemble, voïés, n'ai-je pas la même encolure que vous, & mes deux oreilles ne valent-elles pas bien vos defenses? Le Sanglier, outré de

de cette comparaison, se sentit tout pret à se jeter sur lui, mais il se retint & ne fit que lui dire: Il me seroit facile de me venger, mais je ne veux pas m'esouiller du sang d'un lâche.

F A B L E XXIX.

La Grenouille & le Boeuf.

Les Petits pâtissent de la desunion des Grands.

U ne Grenouille, considérant de son mauvais, des Taureaux qui se battoient: ah! dit-elle à ses compagnes, quel malheur nous menace. Une autre lui aiant demandé, quel interêt elle avoit à dire cela, puisqu'ils se battoient, à qui demeureroit le maitre du troupeau, & qu'ils menoient une vie bien éloignée de la leur, en toute façon? Il est vrai, repartit la première, qu'ils ne sont pas de notre espèce, & qu'ils sont bien loin de nous; mais celui qui sera chassé du Roïaume des forêts, ne viendra-t-il pas, en fuyant, nous mettre le pied sur la gorge, jusques dans nos plus profondes retraites? Vous voïés donc, de quelle conséquence est pour nous, leur animosité.

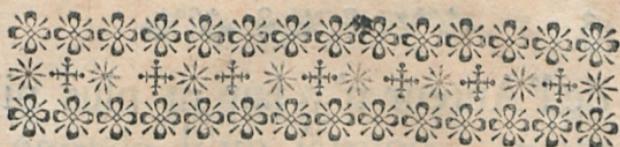
FABLE XXX.

Le Milan & les Pigeons.

Celui qui s'abandonne au pouvoir d'un méchant, y trouve sa perte, au lieu du secours qu'il cherchoit.

LE Milan aiant remarqué, que les Pigeons le fuioient & qu'ils évitoient souvent la mort, par la vitesse de leur vol, il changea de conduite & eut recours à la ruse. Voici donc la manière dont il s'y prit : Pourquoi aimés-vous mieux, leur dit il, passer votre vie dans des alarmes continuelles, que de faire alliance avec moi, & me prendre pour votre Roi? Je saurois bien vous mettre à couvert de toute sorte d'insultes. Les Pigeons, de bonne foi, donnèrent dans ce panneau & passèrent ainsi sous sa puissance. Mais, dès-que le Milan se vit l'autorité en main, il se mit à les manger, les uns après les autres, leur faisant bien sentir le pouvoir qu'il avoit sur eux. Alors, un de ceux qui restoit, s'écria : O! que nous méritons bien le mal que nous souffrons.





LES
FABLES
 IMITE'ES D'ESOPE
PAR
PHÉDRE
 AFRANCHI D'AUGUSTE
 LIVRE II.
 P R E F A C E.



L' Impression que font les
 Exemples d'Esopé sur
 l'esprit des hommes,
 sert beaucoup à les tenir dans le
 devoir: aussi le but ordinaire de
 ses Fables, n'est-il que de les cor-
 riger de leurs erreurs, & de leur
 aiguïser l'esprit. Mais, quel
 que soit un beau conte, le nom

C 2

de



de l'Auteur n'y fait ni plus ni moins, pourvû qu'il charme, fans s' éloigner de ce dessein. Celui de Phédre, est à la vérité, de suivre le bon Esope, autant qu'il lui sera possible, mais cela n'empêche pourtant pas, qu'il n'y fasse entrer quelque chose du sien, quand la fantaisie lui en prend, afin de donner du plaisir, par la diversité des pensées. Il souhaite, Lecteur! que vous aprouviés son intention, en reconnoissance, il vous promet d' estre court; & pour n'y pas manquer, il finit. Vous voïés par-là, pourquoi il faut tout refuser à l' impudence & offrir à la modestie, les choses même qu' elle ne demande pas.

FABLE

FABLE I.

*Le Lion, le Taureau &
le Larron.*

UN jour qu'un Lion tenoit un Taureau abatu sous lui, un Larron passa, qui lui en demanda sa part éfrontément. Mais, il n'en eut qu'un refus, car le Lion lui répondit, qu'il ne donnoit rien à ceux qui prenoient, sans demander, comme il avoit acoutumé de faire. Sur ces entrefaites, un autre homme vint à passer, sans songer à mal, car son chemin le conduisoit par le même endroit. Mais, apercevant cette furieuse bête, & voulant retourner sur ses pas, le Lion le rappella & lui dit fort doucement, qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, qu'au contraire, il trouvoit sa modestie, digne d'être récompensée, & qu'il n'avoit qu'à prendre hardiment sa part de la proie. En disant ces paroles, il partage la bête, en prend la moitié & s'enfonce ensuite dans le bois, pour en laisser à l'homme, le libre accès. Cette action est belle & loüable, mais après tout, il n'y a que les honteux qui perdent.

FABLE II.

L'Homme tondu.

L'Expérience nous apprend, que les hommes ont beau faire, les femmes savent les tromper, quand elles veulent, soit qu'ils les aiment, ou bien qu'ils en soient aimés.

UN homme, ni fort jeune ni fort âgé, avoit pris deux femmes d'un âge diferent. Comme l'une & l'autre de son côté, ne vouloit pas qu'il parût de la disproportion, entre l'âge du mari & celui de chacune d'elles en particulier, elles s'en prirent à ses cheveux. Le bon homme, pensant qu'elles ne prenoient soin qu'à le peigner & à le friser, fut bien surpris, de se voir dans peu de tems, la tête toute dégarnie, car la jeune lui avoit arraché les cheveux gris, & la vieille les noirs.

FABLE III.

Le Chien mordant.

UN homme, fort blessé par un Chien qui l'avoit mordu, mit de son sang sur du pain,

pain, pour le lui jeter dans la gueule, car il avoit oui dire, que c'étoit là le remède pour se guérir. Esope le voiant, lui dit; gardés-vous bien de faire cela, à la vuë d'autres Chiens, de peur qu'ils ne nous dévorent tout vifs, s'ils aprennent que ce soit le prix, du mal qu'ils font.

Cela signifie, qu'un bon succès des mechans, les rend plus mechans encore.

FABLE IV.

L' Aigle, le Chat & le Sanglier.

UN Aigle fit son aire au haut d'un Chêne, dans le tronc duquel, un Chat, qui y avoit rencontré un trou, mit ses petits. Un Sanglier vint & y plaça les siens au dessous. Le Chat malicieux, eut bientôt trouvé le moien de se défaire de ces Camerades, que le hazard lui avoit amenés, car, l'Aigle passant pour entrer dans son aire, il lui dit: On travaille à votre ruine, & peut-être à la mienne aussi, misérable que je suis! Le Sanglier, que vous voies là tous les jours remuer la terre, a dessein de miner cet arbre pour

le faire tomber, afin de déchirer nos petits, quand ils se trouveront par terre, Après avoir fait cette peur à l'Aigle, il alla trouver le Sanglier & lui fit comprendre, que ses marcaffins étoient en grand danger; car, dit-il, l'Aigle se difpofe à fondre deffus & à vous les enlever, defque vous fortirés pour les mener paître. Comme il eut mis auffi l'épouvante en ce lieu-là, il fe retira dans fon creux & n'en fortit plus que la nuit, pas à pas, crainte d'éveiller les autres, mais dès-que fes provisions étoient faites pour lui & pour les fiens, il s'y tenoit tout le jour, faifant feffemblant d'avoir bien peur & d'être attentivement fur fes gardes. L'Aigle, effeéivement embarraffé, par raport à cette chute, ne partoit point de la cime de l'arbre, & le Sanglier, dans l'apréhension où il étoit, que fes petits ne lui fuflent enlevés, ne les quitoit pas, ce qui fit qu'ils périrent tous, faute de vivres, mais leur mort fit faire bonne chère au Chat & à fes petits.

SENS MORAL.

Ceux qui croient fotement tout ce qu'on leur dit, peuvent voir par-là, combien une mechante langue eft capable de faire de mal.

FABLE

FABLE V.

Le Portier de César.

IL y a dans notre païs certaines gens, toujours en action dans leur fainéantise ; toujours occupés, à ne rien faire ; qu'un rien met hors d'haleine ; qui se mêlent de toute sorte d'affaires & qui n'exécutent rien : En un mot, des gens à charge aux autres & à eux-mêmes. Ce sont ces gens-là que je vais tacher de corriger, si je puis, par le récit suivant : **TIBERRE**, dans un voïage qu'il fit un jour à Naples, entra en passant dans une de ses maisons de campagne, batié par **LUCULLE**, sur le haut d'une montagne qui donne d'un côté sur la mer de Sicile, & de l'autre, sur celle de Toscane. Comme il passoit de jardin en jardin, un homme attaché a son service, vint en robe retroussée sur l'épaule, avec une écharpe de toile d'Egypte, dont les plis pendoient par derrière, vint dis-je, tout empressé, un arrosoir à la main, donner de l'eau à quelques carreaux de verdure, en la présence de son maître, que cette action fit éclater de rire. Non content de cela, il va lui couper chemin, au bout d'une autre allée, y arrose avec empressement la terre qui avoit besoin

C 5 d'être

d'être humectée. L'Empereur reconnut aussitôt le personnage & se douta d'abord de son intention. L'autre, qui s'aperçut que le maître le remarquoit, en eut bonne espérance; & comme l'Empereur l'appelle dans ce moment, de la joie qu'il eut, comptant de recevoir quelque gratification, il se hata de se présenter. Mais ce Prince, qui voulut bien s'abaisser, jusqu'à se jouer de son valet, lui dit: mon pauvre ami, tu n'as pas fait grand' chose, & toutes tes peines sont inutiles, reçois cependant ce soufflet, mais sache que chez moi, on ne les donne pas à si bon marché.

FABLE VI.

*L' Aigle , la Corneille &
la Tortuë.*

Rien n'est à l'épreuve de la puissance des Grands, & quand ils ont de mechans Conseillers, la force, secondée par la malice, renverse tout ce qu'elle ataque.

UN Aigle enleva une Tortuë, mais comme elle s'étoit retirée dans ses écailles, où il n'y avoit pas moien de lui faire du mal,
une

une Corneille vint dire à l'Aigle: Vous avés fait là une assez bonne prise, cependant, si je ne vous indique un expédient, vous aurés beau faire, vous vous lassérés, sans en profiter. L'Aigle, pour savoir son secret, lui en promit sa part. Alors la Corneille lui dit: Volés, le plus haut que vous pourrés, laissés la tomber sur quelque rocher, & vous verrés alors, que ses coquilles se brisant, vous pourrés la manger à votre aise. Cet avis fut goûté de l'Aigle, qui, après s'en être bien trouvé, fit faire un bon repas à sa Conseillère. Ainsi, ce pauvre animal, à la sûreté duquella nature avoir pourvû, trop foible contre deux, périt malheureusement.

F A B L E VII.

Les Mulets & les Larrons.

Deux Mulets chargés, marchoiént de Compagnie; l'un portoit de l'argent dans des paniers, & l'autre des sacs remplis d'orge. Le premier, richement chargé, portoit la tête fiérement élevée & faisoit sonner ses grelots; l'autre n'alloit que son train lentement & sans façon, lorsque tout d'un coup, une troupe de larrons, sortant d'une embu-

embuscade, acourent à eux. Pendant qu'ils étoient aux mains avec leurs conducteurs, le Mulet chargé d'argent, essuia quelques coups d'épée, & le combat fini, les larrons pillèrent sa charge. Pour l'orge, on n'en fit point de cas, de sorte que celui qui la portoit, voyant l'autre au desespoir de l'accident qui lui étoit arrivé, dit en lui-même : de bonne foi, je suis ravi d'avoir été méprisé, car outre que je n'ai rien perdu, je ne suis même pas blessé.

Ce Conte fait voir, qu'une Fortune basse est en sureté, tandis que les richesses sont exposées à de grands dangers.

F A B L E VIII.

Le Cerf & les Boeufs.

UN Cerf, que des Chasseurs avoient lancé, alla se retirer dans une ferme & se cacha dans une étable qu'il rencontra fort à propos, pensant, comme la crainte l'aveugloit, y trouver un azile contre ses persécuteurs. Etant ainsi caché, un Bœuf qui l'aperçut, lui dit: Malheureux! que penses-tu faire? c'est
t'expo-

& exposer bien d'avantage, que de venir te re-
 fugier chez les hommes. Ah! je vous supplie,
 répondit-il, souffrés que je m'arête ici quel-
 que tems, á la premiére bonne occasion, je
 me retirerai. Le jour se passe & la nuit ve-
 nuë, le Bouvier apporte du fourage & ne le
 voit point; le reste des gens qui vont & vien-
 nent, n'aperçoivent rien non plus; Le Fer-
 mier même, passe sans observer quoi que ce
 soit. Le Cerf ravi, s'adresse aux Boeufs &
 les remercie de l'azile qu'ils avoient bien vou-
 lu lui acorder, dans une si facheuse conjon-
 ctüre. Mais il y en eut un, qui prit la parole
 & qui lui dit: Nous voudrions bien que tu
 pussés échaper au péril, je t'avertis cepen-
 dant, que nous avons ici un homme, qui a
 les yeux extrêmement pénétrans; si celui-là
 vient faire la visite, ta vie est en grand dan-
 ger. En effèt, le Maître revenant du souper,
 visite l'étable, & observant que ses Boeufs
 sembloient déchoir, il s'aprocha de la créche.
 Eh! qu'est cela, dit-il à ses valets; d'où
 vient y a-t-il si peu de fourage; la litière
 manque-t-elle; & ces toiles d'araignées, y
 auroit-il tant de peine à les ôter? En portant
 sa vuë de tous les côtés, il aperçoit tout à
 coup le Cerf, aussitôt il apelle son monde, le
 fait tuër & le fait emporter au logis.

Le

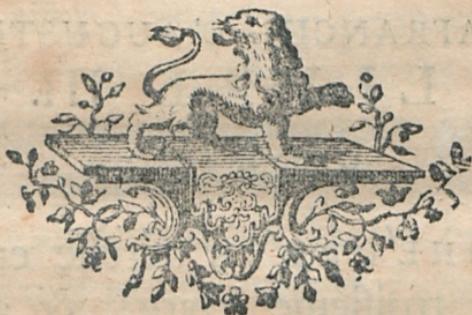
Le Sens de cette Fable est, que le Maître de la maison, voit toujours le plus clair dans son ménage.

L'ENVIE.

L'envie est toujours à la suite de la vertu.

Les Athéniens ont fait voir, en éternisant la Memoire d'un Esclave, par une grande statuë, élevée à Esope, que le chemin de la gloire est ouvert à tout le monde, & que ce n'est pas à l'extraction, mais à la vertu, qu'on rend des honeurs. Puis donc, ditici Phédre, qu' Esope m'a prévenu & m'a empêché d'être le premier, il ne m'est resté que de racher, à ne le laisser pas seul, & c'est ce que j'ai fait, non par jalousie, mais par émulation. Si le País Latin aprouve mon travail, il se trouvera bientôt d'autres personnes encore, qui pourront aller du pair avec les Grecs. Mais, si au contraire, l'envie s'ataque à mon ouvrage, elle ne me ravira cependant point l'aprobation, que mérite l'intégrité de mon intention. Enfin; si en lisant cet ingénieux Ouvrage, l'on s'aperçoit du but de ces Fables, je n'aurai aucun lieu de me plaindre, puisque
c'est

c'est là le bonheur que je recherche. Au reste, si mon livre rencontre de ces gens, que la Nature semble avoir produits en sa mauvaise humeur, lesquels trouvent à redire à ceux qui valent mieux qu'eux, je m'en consoleraï courageusement, en attendant que la Fortune rougissè du mal qu'elle fait.





LES
FABLES
IMITÉES D'ESOPE

PAR
PHE'DRE

AFRANCHI D'AUGUSTE
LIVRE III.

PRE'FACE.

PHE'DRE s'adresse en ce troisiéme Livre, & apparemment dans le suivant, à un certain Eutyclus, auquel il parle à peu près de cette sorte:

EUTYCLUS! Si vous voulés lire mes petits Ouvrages, il faut que

que vous soïés moins ocupé que vous n'êtes, car les vers touchent d'avantage, quand l'esprit est libre. Oui, me dirés - vous, mais vos productions ne font pas de si grande consequence, pour que je néglige des momens que je dois à mon emploi. Eh bien, il ne faut donc pas que les mains touchent, ce qui ne peut chatouiller une oreille ocupée ailleurs. Vous me repliquerés, peut-être, qu'il viendra des vacances qui vous donneront du relâche & qui vous rapelleront à l'étude. Mais, je vous prie! aimerés-vous mieux vous amuser à lire des bagatelles, que de donner vos soins à vos affaires domestiques; que d'acorder quelques heures de loisir à vos amis; que d'entre-

D tenir



tenir votre femme; enfin, que de vous délasser l'esprit, que de donner du repos à votre corps, pour vous acquiter plus vigoureusement de vos occupations ordinaires. Oh! si vous avés envie de vous mettre à l'étude, il vous faut changer d'état & de genre de vie. Je suis du Païs, où la Grande Mnemosyne enfanta à Jupiter, la troupe savante des neuf Muses; né, pour ainsi dire dans l'école, aiant banni de mon cœur, le soin d'amasser du bien, & aiant choisi la Profession des Lettres, malgré la gloire que j'aurois peut-être acquise ailleurs: je ne me vois, non obstant tout cela, toléré qu'avec peine, dans la République des Lettres. Or, jugés par-là, de ce qui peut arriver

ver

ver à un homme qui met toute son application à amasser du bien & qui préfère la douceur du gain, au travail de l'étude? Mais, quoi qu'il en soit, je vais travailler au troisième Livre de mes Fables, du stile de celles d'Esopé, & vous le dédier. Si vous le lisez, j'en serai ravi; si non, la Postérité du moins, aura de quoi s'amuser. Il faut cependant que je vous dise ici, ce qui a donné occasion à ce genre d'écrire.

La Servitude n'osant dire ce qu'elle pensoit, s'avisa de cacher ses sentimens sous des Fables, afin d'empêcher par cette invention, que la calomnie ne lui fît un crime de ses plaintes. J'ai donc suivi cette voie; je lui ai

D 2

donné

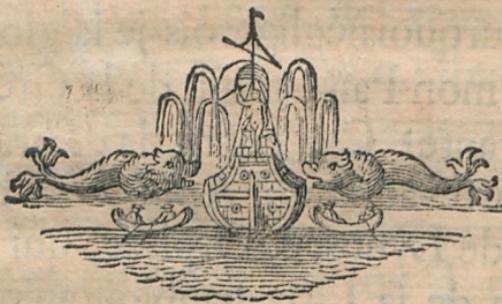
donné même plus d'étenduë, & j'ai suplée, au defaut de la première invention, en choisissant néanmoins quelques fujets convenables à la médiocrité de mon état. Sans un autre acufateur que Sejanus, fans un autre témoin un autre Juge, j'avouërois franchement, mériter tout le mal que je souffre, & je ne chercherois point de remède pour l'adoucir. Au reste, s'il arrive que quelque soupçonneux s'applique en particulier, ce qui n'est dit ici qu'en général, il fera connoître sotement ce qu'il est. Mais, quoi qu'il en soit, je voudrois bien qu'il pensât plus favorablement de moi, car comme mon dessein n'est que de faire un tableau de la vie & des moeurs

des

des hommes, je ne veux, en aucune façon, y désigner personne en particulier. Quelqu'un trouvera peut-être, que j'entreprends là une chose bien difficile, mais qu'il fasse, s'il lui plait, la réflexion suivante : Si, un Esope Phrygien & un Anacharsis Scythe, ont immortalisé leur nom par la beauté de leur esprit, pourquoi négligerois-je la gloire de mon País, voisin de la Grèce savante? Car enfin, la Thrace a eu ses auteurs; Apollon est Père de Lynus, & Orphée, qui au son de sa Lire, sembloit animer les pierres, qui domtoit les bêtes farouches & qui arrêtoit l'impétuosité du fleuve Hebrus, étoit fils d'une des Muses. Qu'on ne m'envie donc point la gloire où

D 3 j'aspire,

j'aspire, puisqu'elle est due à ma naissance. Et vous, à qui j'ai déduit les raisons qui vous doivent porter à me lire, acordés à mon livre un jugement proportionné à cette sincérité que tout le monde vous attribue.



FABLE

F A B L E I.

Les bons Restes.

U ne vieille trouva un jour dans son passage, un vase vuide où il y avoit eu du vin de Falerne dont la lie sentoît encore fort bon. La bonne femme, après s'être delectée de cette odeur, ah! que tu es agréable, dit-elle, & que tu dois avoir renfermé autrefois, une liqueur bien excellente, puisque tu en conserves encore de si bons restes.

Ceux qui me connoissent, savent bien ce que cela veut dire.

F A B L E II.

La Pantère & les Bergers.

L'Outrage & le mépris excitent la vengeance.

U ne Pantère tomba par imprudence dans une fosse. Les villageois qui la virent, y acoururent, les uns la chargeant de coups de baton, les autres lui jettant des pierres. Quelques uns moins cruels, pensant bien

D 4

qu'elle

qu'elle périroit, sans qu'on lui fit de mal, lui jettèrent du pain pour la soulager un peu. La nuit vint & chacun alla se réposer en sûreté, comptant bien de la trouver morte le lendemain. Cependant, les forces lui étant revenue, elle s'élança hors de la fosse & va promptement se retirer dans le lieu qui lui servoit de retraite ordinaire. Mais, quelques jours après, elle en sortit plus furieuse qu'auparavant, elle alla fondre sur les troupeaux, tuâ ceux qui les gardoient, & mit tout en désolation. Ceux qui ne lui avoient point fait de mal, eurent peur néanmoins, mais sans se soucier du dommage qu'elle faisoit, ils ne lui demandèrent que la vie. Je me souviens, leur dit-elle, de ceux qui m'ont maltraité à coups de pierre & de ceux qui m'ont donné du pain; & en s'adressant à ces derniers: vous, continua-t-elle, ne craignés rien, je ne suis venue que pour me venger de ceux qui m'ont ofensée.

F A B L E III.

La Tête du Singe.

Quelqu'un voiant un Singe à la Boucherie, parmi les viandes ordinaires, demanda

en riant au Boucher, quel étoit bien le goût de cette bête? telle, lui répondit-il, qu'est la tête, tel en est le goût.

R E F L E X I O N.

A' mon sens, cette répartie étoit plus plaisante que véritable, car j'ai trouvé bien des gens de bonne mine, qui ne valaient pas grand' chose, & d'autres au contraire, qui, pour n'être pas bienfaits, étoient cependant de fort honêtes gens.

F A B L E I V.

La Vengeance d'Esope.

Un premier succès mène souvent les Gens à leur perte.

UN certain insolent, jetta une pierre à la tête d'Esope. Le Bon-homme, sans en paroître fâché, lui dit: Va! je t'en estime davantage, & lui ayant donné un sou, il continua: En vérité, je n'ai que cela à t'offrir, mais je t'enseignerai bien quelqu'un, de qui tu pourras être mieux récompensé. Voilà

D § un

un homme riche & puissant, va lui en faire autant, il te paiera largement. L'impertinent fit ce qu'on lui dit, mais il s'en trouva mal, car il fut pris & pendu pour ses peines.

F A B L E V.

La Mouche & la Mule.

Une Mouche, qui s'étoit posée sur le timon d'une charette, grondoit la Mule qui la trainoit. Eh! que tu es lente, dis moi, n'avanceras-tu donc pas? Prends garde à toi, car si tu ne marches, je vais te donner de mon poignard dans la gorge. Je ne m'épouvante pas de tes paroles, dit la Mule, mais je crains celui, qui, assis sur le siège de devant, dirige ma marche lente à petits coups de fouët, & qui fait très-bien me tenir en bride. C'est pourquoi, réprime ta vaine insolence, car je sai bien marcher ou m'arrêter, quand il faut.

S E N S . M O R A L .

Cette Fable est une Satire contre ceux, qui, sans aucun pouvoir, font de vaines menaces.

FABLE

FABLE VI.

La Licence éfrénée.

Je vais vous expliquer, en peu de mots, ce que c'est que la douceur de la liberté.

UN Loup, qui n'avoit que la peau & les os, rencontra par hazard un Chien qui étoit gros & gras. S'étant arrêtés, après s'être salués réciproquement: d'où vient, je te prie, demanda le Loup, que tu as si bonne mine; & que manges-tu pour avoir tant d'embonpoint, pendant que moi, qui suis bien plus fort que tu n'es, je crève de faim? Il ne tient qu'à toi, répondit bonnement le Chien, de te mettre dans l'état où je suis, si tu peux rendre à un Maître, le même service que moi. Et quel service? reprit le Loup. De garder la porte le jour, & toute la nuit la maison, pour la garantir des voleurs. S'il n'y a que cela, poursuivit le Loup, en vérité, j'y suis tout pret, car aussi bien ne fais-je que trainer une vie misérable dans les bois, toujours exposé à la neige & à la pluie. J'aurai donc bien moins de peine à me tenir à couvert dans une maison, mangeant

geant tout mon fou, fans rien faire, vien donc avec moi. Ils partent ensemble, mais en chemin faisant, le Loup aperçoit que le Chien avoit le cou pelé de la chaîne. Eh! d'où vient cela, mon ami, dit il. Ce n'est rien, répondit le Chien. Mais, je te prie, dis le moi cependant, continua le Loup. C'est, reprit le Chien, que paroissant méchant, l'on m'atache quelque fois, afin que, restant tranquile pendant le jour, je sois d'autant plus vigilant, pendant la nuit. Desque le jour baisse, l'on me détache, & alors je me promène où bon me semble. On m'apporte du pain, fans que j'en demande; le Maître me regale des os de sa table; toute la maison me jette quelque chose à manger, & tout le legume qui est de reste, on me l'apporte. C'est ainsi, que sans travailler, je me remplis le ventre. Mais quoi, repliqua le Loup, t'est-il permis de faire une sortie, quand l'envie t'en prend? Non, pas tout à fait, répondit le Chien. Oh bien, mon bon Ami, joui tant que tu voudras, des avantages que tu me louës, je ne voudrois point pour un Empire, n'être pas le Maître de moi-même.

FABLE

F A B L E VII.

Le Frère & la Soeur.

Quand je vous aurai averti par la Leçon suivante, faites souvent des réflexions sur vous-même.

UN certain Homme avoit une Fille extrêmement laide, & aucontraire un Fils d'une grande beauté. Ces enfans, aiant aperçu en jouant, un miroir posé sur la chaise de leur Mère, s'y regardèrent tour à tour. Le Garçon admira & vanta sa beauté, mais la Fille se facha; Et ne pouvant supporter les traits de raillerie, que la vanité inspiroit à son Frère, elle prit tous ses discours à injure. Etant allé courir trouver son Père & cherchant par un motif d'envie, de nuire au Frère à son tour, elle l'acusa d'avoir commis une grande faute, en touchant comme garçon, à des choses qui n'appartiennent qu'aux femmes. Mais le Père, partageant sa tendresse également entre l'un & l'autre, les embrassa & les caressa tous deux, après quoi il leur dit: Je veux, mes enfans, que vous vous serviez tous les jours du miroir; toi, mon fils, pour te faire souvenir de ne pas deshonorer ta beauté par
de

de mauvaises actions; & toi, ma fille, afin que tu t'efforces à couvrir par ta vertu, les défauts de ton visage.

F A B L E VIII.

Parole de Socrate.

Le nom d'ami est commun, mais l'effêt en est rare.

SOCRATE, dont j'envierois la mort, si je pouvois aquerir sa gloire, sans m'inquiéter de l'envie, pourvû qu'au tombeau l'on me rendit justice, comme à lui: Socrate enfin, se faisant batir une maison, je ne sai quel homme du Peuple, comme il est assées ordinaire, y trouva à redire & lui dit: Quoi? un petit logis pour un aussi grand Personage. Ah! plût à Dieu, reprit Socrate, que je pûsse la remplir de véritables amis.

F A B L E IX.

Histoire arrivée du Tems d'Auguste.

IL est également dangereux, de croire & de ne croire pas; je vais en rapporter deux
Exem-

Exemples en peu de mots. Hippolite périt, parce que sa Belle-Mère avoit trop de crédit; Troïe fut détruite, parceque Cassandre n'en avoit pas assez. Ainsi, il vaut bien mieux examiner longtems les choses, avant que de prendre étourdîment son parti. Mais, de peur qu'une Antiquité fabuleuse ne vous persuade pas assez, je vais vous conter ce qui est arrivé de mon tems.

Un Homme qui aimoit fort sa femme & qui alloit donner au premier jour la robe virile à son fils, selon la coutume des Romains, fut pris en secret par un de ses Afranchis, qui espéroit sans doute de se voir quelque jour, le principal de ses héritiers. Après lui avoir dit plusieurs faussetés contre son fils, & encore d'avantage contre l'honneur de sa femme, quoique très-vertueuse, il ajouta une chose qu'il s'avoit être fort sensible à tout mari qui aime sa femme. C'est, dit-il, qu'un homme la visite fréquemment, & qu'elle deshonoré votre maison. Ce faux rapport irrite effectivement le mari, qui, feignant d'aller à sa campagne, se cache dans la ville. La nuit venuë, il rentre subitement dans la maison & va tout droit à l'appartement de sa femme, où elle avoit fait coucher son fils, sur la conduite duquel, elle veilloit avec un soin extrême, parce qu'il étoit dans le premier feu

de

de la jeunesse. Tandis-que les domestiques, pour apporter de la lumière au Maître, vont courir l'un d'un côté, l'autre de l'autre, lui, qui ne pouvoit retenir l'impétuosité de sa fureur, s'approche du lit où son fils étoit couché, porte en tatonnant, la main à sa tête, & reconnoissant aux cheveux, la tête d'un homme, sans écouter autre chose que la vengeance que sa douleur lui inspire, il lui passe son épée au travers du corps. La lumière aiant été apportée, il reconnoit son fils & voit dans un autre lit sa vertueuse & fidèle épouse, qui, dans son premier sommeil, reposoit fort tranquillement. Tout à coup, il se représente le suplice que méritoit son crime, & du même fer avec lequel il l'avoit commis, il s'ôte la vie. La femme soupçonnée du meurtre, parceque tout le bien restoit entre ses mains, fut aculée hautement. On fit informer contre elle & on l'entraîna à Rome pour être livrée à la Justice. Ses avocats soutinrent fortement son innocence & la défendirent si bien, qu'ils obligèrent les Juges à renvoyer l'affaire à l'Empereur. Il démêla cette noire intrigue & prononça, après avoir reconnu la vérité: que l'afranchi seroit puni comme l'auteur du crime: & qu'il estimoit que cette femme, qui se trouvoit tout à la fois veuve & privée de son fils, étoit plus digne de compassion, que de chatiment. Il

Il est certain, que si le père eut bien examiné les crimes dont on l'avoit acufée, & qu'il eût taché de découvrir adroitement, si on ne lui en impositoit point, il n'auroit pas éteint sa race, par cette funeste action.

Il faut tout écouter, mais ne pas d'abord ajouter foi à tout ce qu'on nous dit, car ceux que l'on croit être le moins sujets à errer, manquent quelquefois; & la fausseté surprend souvent les gens de bien. Les honnêtes gens peuvent aussi être avertis par cet Exemple, de ne s'en rapporter jamais à l'opinion des autres, car les hommes, agités par leurs passions, donnent tout à l'amitié ou bien à la haine: Et vous ne connoitres jamais bien, que ceux que vous connoitres par vous même. Je me suis un peu plus étendu sur ce sujet, que sur les autres, parce que j'ai remarqué que la grande briéveté, ne plait pas à tout le monde.

F A B L E X.

Le Jeune Coq trouvant une Perle.

UN jeune Coq, qui cherchoit dans un fumier dequoi manger, y trouva une
E Perle.

Perle. Pour une pièce aussi belle, s'écria-t-il, tu es placée bien mal dans cet endroit si sale! Si quelqu'un, avide d'une chose de prix, t'eût aperçue, il y a longtems que tu aurois une place plus honorable. Mais moi, qui t'ai trouvée & qui ne cherche qu'à manger, je ne puis t'être utile en rien; ni toi non plus, tu ne saurois m'être d'aucun avantage.

C'est à ceux qui ne m'entendent pas, que je fais ce récit.

F A B L E X I.

Les Abeilles & les Bourdons, jugés par la Guêpe

Des Abeilles avoient fait leur miel dans le creux d'un grand chêne, & de gros maladroits Bourdons, vinrent leur soutenir que ce travail leur apartenoit. Il falut plaider cette cause & la Guêpe fit l'office de Juge. Or, comme elle connoissoit parfaitement bien les deux Parties, voici ce qu'elle leur proposa par manière de sentence: Vous êtes, dit-elle, de taille & de couleur à faire douter qui a raison; Ainsi, de peur de me méprendre, je
vous

vous conseille d'aller travailler dans des ruches séparées, afin que le goût du miel & la construction de ses raïons fasse connoître l'auteur du travail dont il est à présent question. Mais les Bourdons refusèrent ce parti, pendant qu'au contraire, il plut aux Abeilles. Alors la Guêpe termina le Procès, par cette sentence définitive: Comme il apert, laquelle des deux Parties a fait, ou n'a pû faire, ce qui est en question; nous ordonnons que les Abeilles soient maintenûes dans la possession de leur bien.

F A B L E XII.

Esope se divertissant.

UN Athénien, qui vit Esope jouer aux noix parmi une troupe d'enfans, s'arrêta pour se moquer de lui, comme d'un vieux radoteur. Mais, dès-que le Vieillard qui savoit rire, sans être ridicule, s'en fut aperçu il prit un arc débandé, le posa à terre & dit à l'autre: Eh bien! Vous, qui faites tant l'homme sage & entendu, expliqués moi un peu le mystère de mon action? Le Peuple acourt. L'autre se tourmente l'esprit pendant longtems, sans pouvoir résoudre la question

ffion propofée, de forte qu'enfin il fe rendit. Alors le Philofophe victorieux lui dit: Voiés! fi vous tenés votre arc continuellement tendu, vous le romprés bientôt; mais, fi vous le débandés de tems en tems, il vous fervira, quand vous voudrés.

Il faut de tems en tems récréer votre efprit, afin qu'il puiſſe ſe remettre à la méditation, avec plus de force.

F A B L E XIII.

Le Chien & l'Agneau.

UN Chien qui vit un Agneau, bêlant parmi des Chévres, lui dit: Eh! ſimple que tu es, tu te trompes de croire ta mère ici, & en même tems il lui montre de loin un troupeau de Brebis. Oh! répondit l'Agneau, je ne cherche pas celle qui va au Bélier, quand il lui plait, qui porte pendant un certain nombre de mois, une charge qu'elle ne connoit pas encore & qui la dépoſe enfin, au premier endroit qu'elle trouve. Je cherche au contraire, celle qui me tend ſes mamelles pour me nourrir, juſqu'à retrancher à ſes propres petits, une partie de leur lait, plutôt que

que de m'en laisser manquer. Cependant, répliqua le Chien, celle qui t'a mis au monde est pourtant la principale? Point du tout, répartit l'Agneau; & favoit-elle seulement si je serois blanc ou noir? Mais, voïons, quand elle l'auroit sçu; en vérité quelle grande faveur est-ce, de m'avoir fait naître mâle, puisque j'ai à m'atendre d'être livré à tout moment au Boucher: Au contraire, comme cela ne dépendoit pas d'elle, pourquoi ne lui préférerois-je pas celle qui a eu pitié de ma misère & qui me fait du bien, de son propre mouvement? C'est le soin de l'éducation qui fait véritablement la Mère, mais non pas la nécessité de mettre au monde.

R E F L E X I O N.

Ce que l'Auteur a voulu prouver par cette Fable, est, que les hommes sont sourds aux loix de la nature & qu'ils ne se laissent gagner que par des bienfaits.

F A B L E XIV.

La Cigale & la Chouëtte.

Ceux qui ne se conforment point aux devoirs de la complaisance, s'ati-

rent par leur hauteur, toute sorte de maux.

LE cri d'une Cigale incommodoit extrêmement une Chouëtte, acoutumée à chercher pendant la nuit sa nourriture & à dormir le jour dans le creux d'un arbre. Elle pria la première de se taire; l'autre cria encore plus fort. Elle eut de nouveau recours autre prières, mais la Cigale en fut irritée d'avantage & fit encore pis. Enfin, la Chouëtte voiant qu'il n'y avoit rien à obtenir & que toutes ses paroles étoient méprisées, trompa la Babillarde par la ruse suivante: Puisque, lui dit-elle tes chansons, aussi agréables à entendre que les acords du lut d'Apollon, me tiennent sans cesse éveillée, j'ai une forte envie d'aller boire du Nectar dont Pallas m'a fait présent ces jours passés; si le coeur t'en dit, vien, nous boirons ensemble. La Cigale, qui tout à la fois avoit grand' soif & qui entendoit encore louer sa voix, s'avança aussitôt avec avidité, Mais la Chouëtte, sortant de son trou, se jetta sur la timide Cigale & la tua.

C'est ainsi, qu'elle donna par sa mort, ce qu'elle avoit refusé pendant sa vie.

FABLE

F A B L E XV.

*Les Arbres sous la Protection
des Dieux.*

Les Dieux se choisirent autrefois des arbres, qu'ils prirent sous leur protection. Le Chêne plut à Jupiter & le Myrte à Venus; le Laurier à Apollon; le Pin à Cybèle & le haut Peuplier à Hercule. Minerve, étonnée de ce qu'ils ne choisissoient point d'arbres fruitiers, en demanda la raison? Jupiter répondit, que c' étoit parcequ' ils ne vouloient pas paroître acheter les hommages des hommes au prix des fruits. Mais en vérité, répliqua Minerve, l'on me dira ce qu'on voudra, je n'aime l'Olivier qu'à cause des fruits qu'il porte. O ma Fille! lui répliqua alors le Père des Dieux & des hommes, c'est bien avec raison qu'on vous appelle sage, car il est vrai, que notre gloire est bien frivole, si ce que nous faisons, ne raporte aucune utilité.

S E N S M O R A L.

Cette Fable nous enseigne, à ne rien faire qui ne tende à quelque profit.

FABLE XVI.

La Plainte du Paon.

LE Paon, chagrin de ce que Venus ne lui avoit pas donné de la voix comme au Rossignol, vint un jour lui en faire des reproches. Il se fait, dit-il, admirer de tous les Oiseaux par son chant, mais moi, dès que je me fais entendre, j'excite leurs risées. La Déesse, pour le consoler, lui dit: Tu les surpasses en récompense, par la beauté & par la grandeur; ta gorge brille comme une émeraude & tes plumes colorées, quand tu fais la rouë, éclatent comme les plus beaux brillans. Mais, à quoi me sert, répliqua-t-il, cette beauté muëtte, si d'autres l'emportent sur moi par la voix? Vous autres oiseaux, reprit Venus, vous avés été partagés comme les Destins l'ont jugé à propos: On t'a donné à toi, la beauté; à l'Aigle, la force; au Rossignol, le Chant; au Corbeau, l'art de donner des augures & à la Corneille, celui des présages, & tous sont contens de leur voix naturelle. N'envie donc pas, avec tant d'excès, ce qui ne t'a pas été donné, de peur que, trompé par de vaines espérances, tu n'aies sujet de te plaindre de nouveau.

FABLE

F A B L E XVII.

*Réponse d'Esopé à un
Discoureur.*

Esopé, qui seul rendoit à son Maître tous les services domestiques, en eut ordre un jour, de préparer le souper de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Pour chercher moien à faire du feu, il alla dans quelques maisons & en rencontra une enfin, où il trouva de quoi allumer sa chandelle. Mais, parceque le tour qu'il avoit fait étoit grand, pour raccourcir en retournant, il prit son chemin tout droit par le marché. Eh! quoi, lui demanda un certain Babillard, qui se trouvoit parmi la foule des passans, que fais-tu de ta lumière en plein midi? C'est, lui répliqua Esopé, que je cherche un homme, & en disant ces paroles, il poursuit avec hâte son chemin pour retourner au logis.

Si l'importun fit réflexion à cette réponse, il remarqua sans doute, que le vieillard ne l'avoit pas pris pour un homme raisonnable, de venir le plaisanter à contre-tems, lorsqu'il étoit pressé.

F A B L E XVIII.

L'Ane des Prêtres de Cybele.

Celui qui est né malheureux, traîne non seulement une vie misérable, mais son malheur le poursuit encore après sa mort.

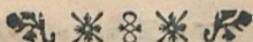
Certains Prêtres de la Déesse Cybèle, avoient un Ane qui portoit leur attirail, quand ils alloient à la quête. Cet Ane mourut de fatigue & à force d'être batu. Quand il fut mort ils l'écorchèrent & firent un tambour de sa peau. Peu de tems après, quelqu'un leur aiant demandé ce qu'ils avoient fait de leur cher Camerade? Oh! dirent-ils le drole s'imaginoit être quite de ses coups, en mourant, mais voies-vous, comment nous le frapons encore après sa mort?



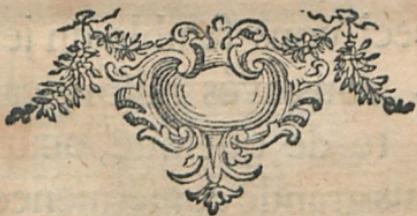


LES
FABLES
 IMITEES D'ESOPPE
 PAR
PHE'DRE
 AFRANCHI D'AUGUSTE
LIVRE IV.
 PREFACE.

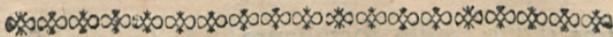
Ceci vous semble un jeu, &
 vous avés raison, car fau-
 te de quelque occupation
 de plus grande conséquence, je ne
 fais que jouer de la plume. Fai-
 tes y cependant bien attention,
 car



car quelle utilité ne retirerez-vous pas de ces bagatelles! Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paroissent: la plûpart des gens se laissent tromper à la première vuë, mais il n'y a qu'un esprit vif qui puisse pénétrer ce que l'on a eu soin de cacher. Afin que je ne sois pas censé, avoir dit cela pour rien, j'ajouterai ici la Fable de la Belette & des Souris.



FABLE



F A B L E I.

La Belette & les Souris.

Une Belette cassée de vicillesse, n'ayant plus la force de poursuivre les Souris, alla se cacher négligemment dans de la farine, en un lieu obscur. Une Souris, qui la prit pour un morceau à manger, futa dessus, mais elle perdit la vie. Une autre en fit de même, ensuite la troisième qui périt aussi, & quelques autres enfin après elle. Il en vint une vieille, qui n'avoit que la peau & les os, mais qui fort expérimentée, avoit échappé bien souvent aux souricières, s'apercevant de loin de cet ennemi rusé qui se tenoit en embuscade, lui dit; Ne crois pas que j'aie donner dans le panneau où il en a couté la vie à mes semblables, car je te distingue bien d'avec la farine dans laquelle tu t'es cachée pour me tendre un piège.

F A B L E II.

*Le Renard qui veut atraper
des Raisins.*

UN Renard pressé de la faim, voulut pour contenter son appétit, arracher des raisins

fin d'une treille fort haute. Il fit tous ses efforts pour les atteindre en sautant, mais n'ayant pû y parvenir, il dit en se retirant: vous n'êtes pas encore mûrs, mon goût n'est pas d'en prendre qui soient aigres.

Ceux qui méprisent une chose dont ils ne peuvent obtenir le but, n'ont qu'à s'appliquer cet Exemple.

F A B L E III.

Le Cheval & le Sanglier.

UN Cheval, acoutumé d'aller s'abreuver à un certain endroit, y rencontra un Sanglier, qui, en se vautrant, lui troublait le courant de l'eau. Ils se querelèrent, & le Cheval agile, irrité par le Sanglier, alla demander du secours, à un homme qu'il fit monter sur son dos, & retourna ensuite chercher l'ennemi. Le cavalier ayant tué le Sanglier à force de traits, on prétend qu'il parla ainsi au Cheval: Je suis bien aise de t'avoir secouru, à tes prières, puisque j'ai fait une capture & que j'ai appris de quelle utilité tu es. C'est ainsi qu'il le força malgré lui, à souffrir le mors & la bride. Helas! dit alors

alors le Cheval bien affligé, que j'ai été mal avisé d'aller chercher à me venger d'une bagatelle, pour ne trouver que la servitude.

SENS MORAL.

Cette Fable doit apprendre aux gens colères, à souffrir plutôt qu'on les offense impunément, que de se rendre esclaves de l'un, pour se venger de l'autre.

FABLE IV.

*Le Testament Interprété
par Esope.*

Je vais, par un court récit, faire voir à la Postérité, qu'un seul homme a souvent plus de capacité que n'en a tout un Peuple.

UN Père en mourant, laissa trois filles; l'une, fort belle & qui gagnoit par ses yeux séduifans, tous les hommes qui la voïoient; la seconde, fort apliquée à la Tappissierie, aimant l'Oeconomie & la vie champêtre: mais la troisiéme étoit une laide adonnée

née à la boisson. Or, le vieillard avoit constitué leur Mère son héritière, à la charge de leur partager son bien également, en sorte pourtant qu'elles ne jouïroient, ni ne demeureroient en possession de leur part, mais dès-qu'elles cesseroient d'avoir ce qu'elles auroient reçu, elles seroient obligées de donner chacune cent sesterces à leur Mère. Ce Testament fit grand bruit dans Athènes. La Mère consulta avec soin les Juris Consultes, mais aucun d'eux ne put expliquer, de quelle façon il se pourroit, qu'elles n'eussent ni la possession ni la jouissance de ce qui leur auroit été donné, ni de quelle manière encore, il faudroit qu'elles donnassent de l'argent, ne profitant de rien? Après bien des délais, comme l'on ne pouvoit pénétrer le sens du Testament, la Mère résolut de ne consulter que la bonne foi & d'abandonner toute voie de Justice. Elle destina à la Fille débordée, les habits de femme, la vaisselle d'argent & les plus beaux Esclaves; à la laborieuse, des terres, une métairie, des gens de travail, de la volaille, des boeufs, des bêtes de somme & de voiture, avec tout l'atirail du labourage; & à la bûveuse, une cave fournie de bon vieux vin, une maison fort propre & des jardins délicieux. Après avoir destiné ainsi, ce qu'elle vouloit donner à chacune, & le Peuple

ple qui les connoissoit, aprouvant ce dessein, Esope vint se présenter au milieu de la foule, en criant: O! que ce Père auroit de çhagrin, s'il lui restoit encore du sentiment dans le tombeau, d'aprendre que les Athéniens n'aient pû pénétrer le sens de sa dernière volonté! On le pria de s'expliquer; & voici comment il leva la difficulté qui les embarassoit tous. Donnés, dit-il, à la Menagère, la maison, les meubles, les jardins & les vieux vins; assignés à celle qui boit & qui méne une vie luxurieuse, les habits, les bijoux, les esclaves & le reste; à la débauchée, les terres, les vignes, le bétail avec les Bergers. Alors il arrivera, qu'aucune d'elles ne pouvant conserver des choses contraires à ses inclinations: la laide vendra la parure pour s'en acheter du vin: la débauchée se défera des terres à un vil prix, pour fournir à la dépense de ses ajustemens: celle, au contraire qui aime le bétail & le travail, vendra à perte, s'il le faut, la maison au premier ofrant. Et c'est ainsi, qu'aucune ne possédant ce qu'on lui aura donné, elles paieront chacune à la Mère, la somme portée par le Testament. Voilà comment le génie d'un seul homme découvrit ce que le peu de jugement d'une multitude n'avoit pû pénétrer.

FABLE V.

*Le Combat des Souris &
des Belettes.*

Après que les Souris eurent été vaincues par l'Armée des Belettes, comme cette Histoire se voit peinte aux murailles de tous les Cabarets, elles s'enfuirent; & cherchant toutes tremblantes, à entrer chacune dans un petit trou, elles échapèrent à la mort, mais avec bien de la peine. Leurs Chefs restèrent accrochés à l'entrée, par les panaches qu'ils avoient mis à leurs casques, afin qu'au milieu du combat, leur milice les reconnût à cette marque & les suivît. Ce fut donc là, que l'ennemi les aiant déchirées à belles dents, les dévora toutes cruellement.

SENS MORAL.

Tout Peuple est foulé dans le tems de quelque revers d'Etat, mais les Grands sont plus en danger encore, car le menu Peuple se couvre facilement de la moindre protection.

FABLE

F A B L E VI.

*Phèdre aux Critiques de ses
Fables, à l'imitation de
celles d'Esopé.*

Vous, qui épluchés impertinemment mes
écrits & qui avés du dégoût pour mon
genre d'écrire burlesque, ne vous impatientés
pas encore, s'il vous plait, mais atendez
que je vous aie déridé le front, puisque je
vais tacher de vous satisfaire, en faisant parler
à Esopé, un langage empoulé.

Plût au Ciel, que jamais le fer Thessalien
N'eût abatu des Pins au côteau Pélien;
Et que pour courir vite à une mort certaine
Argus, à son vaisseau n'eût point tant pris
de peine!

Vaisseau, qui le premier sur l'orageuse Mer
Fit un chemin funeste à cent Peuples divers.
Depuis, l'on pleure encor' chez AËte &
Pélie

Les malheurs qu'y causâ, la barbare Furie.

F 2.

Cette

Cette Médée, en qui un détestable esprit
 Se cachoit sous les tours que son adresse fit,
 Et qui craignant alors, l'effèt de la vengeance,
 De son Père affligé, que sa retraite ofense,
 Hache le corps d'un Frère, & des membres
 épars

Arrête, en le fuyant, ses pas & ses regards.
 Et fait qu'en son Palais les filles de Pélie,
 Croiant le rajeunir, lui arrachent la vie.

Eh bien! que vous en semble? Cela est plat aussi, dites-vous, il y a même du faux, car longtems avant le voiage des Argonautes. Minos avoit couvert la Mer de vaisseaux & vengé, par un juste chatiment, l'insulte qu'on lui avoit faite. Que voulès-vous donc que je fasse pour vous, qui faites ainsi le Caton? Si les Fables ne vous déplaisent pas moins que les petits contes? Croiés moi, laissés là l'étude, de peur qu'elle ne vous embarrasse encore d'avantage. Je parle ici à ces fots, tant qu'il y en a, dont la folie cause le dégoût, & qui, pour faire les beaux esprits, vont chercher des taches au soleil.

FABLE

F A B L E VII.

La Vipère & la Lime.

Voici le Portrait d'un homme mordant qui s'attaque à un plus méchant que lui.

Une Vipère étant entrée dans une forge, donna un coup de dent à une Lime pour essaier, si c'étoit quelque chose à manger. Mais la Lime, tenant ferme contre ses efforts, lui dit: Que viens-tu pauvre sote, tenter de m'offenser avec tes dents, moi, qui suis acoutumée à ronger le fer, & à le réduire en poussière?

F A B L E VIII.

Le Renard & le Bouc.

Un homme prudent, qui se trouve engagé dans une mauvaise affaire, s'en tire comme il peut, même aux dépens d'autrui.

UN Renard tomba par mégarde dans un puits dont le bord élevé l'empêchoit

d'en resortir. Un Bouc, qui avoit soif, vint au même endroit & lui demanda d'abord, si l'eau y étoit bonne & en abondance? Le Renard, qui méditoit un artifice, lui dit: Descens, mon Ami! l'eau y est si excellente, que plus je bois, plus j'y trouve de délicatesse. Le Barbu y descend, & le Renard lui sautant aussitôt sur les cornes, en refort heureusement, y laissant le pauvre Bouc engagé.

FABLE IX.

La Besace.

Jupiter nous a ataché à chacun un bissac au cou: Et de ce bissac, qui est rempli des foibleses humaines, le côté qui renferme les nôtres, nous pend derrière le dos, mais celui qui contient les défauts d'autrui, nous le portons sur le devant. Delà vient, que nous ne voïons pas le mal que nous faisons, mais dès-que les autres commettent des fautes, nous nous érigeons aussitôt en Censeurs.

FABLE X.

Le Sacrilége.

UNVoleur alluma sa lampe au feu qui bru-
loit sur l'Autel de Jupiter, & pilla en-
suite

fuite son temple, à la faveur de sa propre lumière. Mais, lorsqu'il alloit se retirer, chargé de son sacrilège, la Divinité lui fit entendre sa voix, en lui criant: Scelerat! je dédaignois assez ces offrandes qui m'avoient été faites par de mechantes gens, pour ne point prendre à offense, l'action de me les voir voler. Mais ton crime sera païé de mort, quand le jour destiné à ton suplice sera venu. Pour empêcher cependant, qu'à l'avenir le feu dont la piété des hommes honore les Dieux, n'éclaire les méchans pour faire de mauvaises Actions, j'en défens, dès à présent la communication. Voilà pourquoi, depuis ce tems-la, il n'est plus permis, ni d'allumer de lampe ordinaire au feu des Autels, ni de se servir du feu ordinaire pour rallumer le sacré.

L'Auteur ne veut pas laisser à un autre, le soin de vous expliquer, combien ceci renferme de leçons. Cela signifie donc premièrement: Que souvent vous n'aurez point de plus grands adversaires, que ceux, à qui vous aurés fait du bien.

Secondement: que ce n'est pas, par emportement, que les Dieux punissent les crimes, mais qu'ils sont punis au tems marqué par les Destinées. Enfin, que les gens de

bien ne doivent entrer en aucun commerce avec les méchans.

FABLE XI.

Hercule & Plutus.

Ce n'est pas sans raison que les grandes ames ont de l'éloignement pour les richesses, car il est certain, qu'un cofre fort est en obstacle, à ceux qui seroient portés, à faire des actions louâbles.

Comme Hercule rendoit le compliment, aux Dieux qui le félicitoient, de ce que ses vertus l'avoient fait recevoir au Ciel, il détourna la vuë, lorsque Plutus, le Dieu des richesses, vint se présenter. Jupiter, son Père, lui en demanda la raison: Je le hai dit-il, parcequ'il est l'ami des méchans & qu'il corrompt tout par l'objet du gain.

FABLE XII.

Les Chèvres & les Boucs.

Lorsque Jupiter eut acordé de la barbe aux Chèvres, les Boucs en eurent du chagrin
&

& se plainirent, de ce que les femmes alloient du pair avec eux. Mais, leur dit ce Dieu, laissés, leur la vaine satisfaction d'être ornées comme vous, pourvû que la valeur vous distingue d'elles.

REFLEXION.

Ceci vous avertit à être retenu, en voyant porter des habits, semblables aux vôtres, à des gens qui vous sont inférieurs en qualités.

F A B L E XIII.

Le Pilote & les Matelots.

Esôpe fit un jour le Conte suivant, pour consoler un homme qui se plaignoit de sa mauvaise fortune.

Pendant que dans un vaisseau, battu d'une forte tempête, l'équipage s'abandonnoit à la douleur & à la crainte de la mort, le tems se mit tout d'un coup au beau, & le vent devint favorable pour la navigation. Les Matelots s'en réjouirent excessivement, mais le Pilote, devenu sage par le péril, leur dit : El faut se réjouir avec modération & ne se

plaindre que doucement, car toute la vie n'est qu'un mélange de douleur & de plaisir.

FABLE XIV.

Les Ambassadeurs des Chiens à Jupiter.

Les Chiens envoièrent un jour des Ambassadeurs à Jupiter, pour le supplier de rendre leur condition & leur vie plus heureuse, & de les dégager du mauvais traitement que les hommes leur faisoient, en ne leur donnant que du pain de son, & en les réduisant à ne se rassasier dans leur faim extrême, que de choses sales & puantes. Les Ambassadeurs étant partis, ne firent pas fort grande diligence, s'amusant durant le chemin, à flairer des ordures, pour y trouver de quoi manger. Aïant été avertis, de comparoitre devant Jupiter, ils n'en firent rien. Enfin, Mercure les aïant trouvés après bien de la peine, les entraîna tout décontenancés. Les Chiens, voiant la Majesté éclatante de ce Dieu, furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils infectèrent d'ordures, tout le Palais. On les en chassa à coups de baton, & étant sortis, Jupiter défendit, qu'on les laissât partir. Cependant,

les

les autres Chiens s'étonnant, de voir que leurs Ambassadeurs ne revenoient point, crurent qu'ils avoient commis quelque chose de malhonête. Après avoir laissé passer quelque tems, ils commandèrent qu'on en élût d'autres à leur place. Mais, la renommée aiant fait éclater l'action des premiers, & les Chiens craignant, que quelque chose de pareil ne leur arrivât de nouveau, remplirent à ces derniers, le derrière de beaucoup de parfums. On leur donne ensuite les ordres; on les expédie, & ils se mettent en chemin. Ces nouveaux Ambassadeurs étant arrivés, demandent audience & l'obtiennent aussitôt. Le Père & le plus grand des dieux s'étant assis sur son trône, remua la foudre qu'il tenoit en sa main. Tout tremble à ce bruit, & l'éclat soudain de ce tonnerre, saisit tellement ces pauvres Chiens: qu'ils commencent à repandre leur parfum naturel, mêlé avec l'artificiel dont on les avoit pourvus. Tous les assistans se récrient aussitôt, qu'il falloit venger cette injure. Mais Jupiter, avant que de les en punir parla de la sorte; Ce n'est pas agir en Roi, que de ne point renvoyer des Ambassadeurs, & il n'est pas difficile d'imposer à cette faute, la peine qu'elle mérite. Je ne défens pas qu'on les renvoie, mais je veux qu'ils soient punis par la faim, afin qu'ils
apren-

aprennent une autrefois, à retenir leur ventre. Voilà la récompense que vous rapporterés de moi, au lieu du jugement que vous m'etiés venu demander. Mais, ceux qui vous ont députés, vils comme vous êtes, feront exposés pour toujours, aux injures & aux outrages hommes. Ainsi, les Chiens qui sont descendus de ces premiers, attendent encore aujourd'hui leurs députés. Et c'est pour cette raison, que lorsqu'il en vient un, qu'ils n'ont pas encore vû, ils vont lui flairer au derrière, pour savoir s'il n'est point de ces Ambassadeurs parfumés.

F A B L E XV.

L'Homme & la Couleuvre.

L'on se répent, quand il n'est plus tems, d'avoir secouru les méchans.

Quelqu'un trouva une Couleuvre toute faisie de froid, & par un motif de pitié, dont mal lui en valut, il la mit dans son sein pour la réchauffer. Il arriva donc qu'aussitôt qu'elle eut repris ses forces, elle le piqua & le fit mourir sur le champ. Comme une autre Couleuvre demanda à celle-ci la raison de cette

cette action, elle répondit: C'est, afin que l'on apprenne à n'assister pas les méchans.

F A B L E X V I.

Le Renard & le Dragon.

UN Renard, en remuant la terre pour faire son terrier, pénétra à force de fouiller, jusqu'à l'antre du Dragon, qui y gardoit des trésors cachés. Dèsqu'il l'eut aperçu: Je te prie, lui dit-il, pardonne moi mon imprudence, mais comme aussi bien tu comprends de toi-même, que l'or n'est pas ce qu'il me faut pour me faire vivre, de grace, dis moi, quel est le fruit que tu retires de la peine que tu prens pour ce métal, & quelle est la grande récompense que tu atens, de ne dormir ni jour ni nuit, & de passer ta vie dans l'obscurité? Je n'en espère rien, répondit le Dragon, mais c'est un devoir que le Grand Jupiter m'a imposé. Eh quoi! tu n'en jouis pas, & tu n'en donnes à personne? C'est ainsi que les Destins en ont disposé. Ne te fâche point, je te prie, que je t'aie parlé avec tant de liberté: permets cependant que je te dise encore, continua le Renard, que ceux qui te ressemblent, sont des créatures que les Dieux

Dieux ont envoiées au monde, dans leur colère.

Mais vous, aveugles! qui devés suivre ceux qui vous ont précédé; pourquoi vous tourmenter tant l'esprit? C'est à toi que je parle, Avare! la joie de tes héritiers. Toi, qui plains l'encens qu'on donne aux Dieux & qui te refuses à toi-même le boire & le manger; qui n'écoutes un concert qu'avec chagrin; que la plus douce musique des flutes mortifie; à qui le prix des vivres arrache des soupirs; qui ne te fais aucune conscience de fatiguer les Dieux par de continuels parjures, pourvû que tu amasses déniers sur déniers, afin d'augmenter ton bien; qui défens enfin, avant que de mourir, toute dépense pour tes funeraillles, de peur que ceux qui sont proposés pour de mettre en terre, ne gagnent quelque chose du tien.

F A B L E XVII.

Phèdre sur les Fables.

L'envie, dit Phèdre, a beau dissimuler le jugement qu'elle médite de prononcer sur mon livre, je le prévois très-bien d'avance. C'est, qu'elle en attribuëra à Esope,
tout

rout ce qu' elle croira digne d'être transmis à la Postérité, & qu'elle gagera au contraire, tout ce qu'on voudra, que ce qui n'en fera pas de son goût, est de mon invention. Mais, pour lui fermer la bouche de bonne heure, je l'avertis que dans mon ouvrage, quel qu'il soit, bon ou mauvais, je n'ai fait que mettre la dernière main à ce qu'Esopé avoit inventé. Continuons à tout hazard l'ordre que nous nous sommes proposé dans ce dessein.

FABLE XVIII.

Le Naufrage de Simonides.

Un homme savant porte toujours un tresor.

Comme SIMONIDES, qui a composé de si beaux airs, étoit fort pauvre, il fit pour subsister, des Himnes à la louange de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux Olympiques, & avec ces Himnes il alla parcourir les principales villes d'Asie, où on lui donnoit de l'argent pour les entendre. Après qu'il se fut enrichi par ce gain, il resolut de retourner dans sa patrie, en passant la mer,
car

car il étoit, dit-on, natif de l'Ile de Cée. Il s'embarqua : mais outre que le vaisseau étoit vieux & usé, aiant été batu d'une violente tempête qui les avoit surpris en pleine mer, il fut entièrement brisé. De ceux qui étoient avec lui, les uns prirent sur eux leurs bourses remplies d'argent, & les autres rassemblerent ce qu'ils avoient de plus précieux. Quelqu'un de l'équipage, plus curieux que les autres, lui demanda : Eh ! qu'est-ce donc, ne veux-tu rien sauver de ton bien ? Moi ? répondit-il, je le porte tout entier. Un petit nombre se sauva à la nage, parceque les autres qui s'étoient trop chargés, furent obligés de périr, mais encore le malheur voulut-il, que les premiers, rencontrés par des voleurs, furent pillés & entièrement dépouillés. Comme le hazard voulut que le vaisseau brisât près de Clazomène, ville ancienne, ils s'y rendirent tous. Un homme de Lettres, qui avoit lû souvent les pièces de Simonides & qui admiroit cet Auteur, sans le connoître le reconnut à sa manière de s'exprimer, le reçut chez lui avec empressement, l'habilla, lui donna de l'argent & des Domestiques pour faire figure. Les autres, qui couroient par la ville, montrant le tableau de leur naufrage pour obtenir quelque assistance, furent rencontrés par hazard de Simonides, qui leur dit :

dit: Je vous avois bien assurés, que je portois tout mon bien sur moi, ce que vous au contraire, avés rassemblé tumultuairement du vôtre, a péri malheureusement.

F A B L E XIX.

L'Acouchement d'une Montagne.

IL courut un bruit; qu'une Montagne devoit bientôt acoucher; en effet, elle pousoit des cris épouvantables qui attirèrent tout le monde par la nouveauté du spectacle. Chacun étoit dans une merveilleuse atente, & l'on se préparoit à voir quelque monstre affreux, quand enfin, après avoir attendu quelque tems, l'on ne vit fortir de ses entrailles, qu'une souris.

C'est à vous, que ceci s'adresse, Hableur! qui faites un grand bruit, suivi d'un rien.

F A B L E XX.

La Fourmi & la Mouche.

LA Fourmi & la Mouche se querellèrent un jour vivement, chacune prétendant être

G

la

la plus confiderable. C'est en verité bien à toi, dit la Mouche, d'insister avec moi, sur quelque préférence! te donne-t-on jamais des éloges comme à moi? je goute la première des viandes de la table des Dieux; je réside parmi leurs autels; il n'y a rien de secret pour moi dans les temples; je me repose sur la tête des Monarques, quand l'envie m'en prend; j'ai le pouvoir d'aller ça & là & de chatouiller les levres des Dames les plus chastes; je ne travaille point, & je ne laisse pas de vivre de tout ce qu'il y a de plus excellent. Que t'arrive-t-il d'aprochant? misérable païsane! Vraiment, il est glorieux, replica la Fourmi, de manger à la table des Dieux, mais cet honneur n'appartient qu'à ceux qui y sont invités, & non aux importuns. Tu fais sonner bien haut ce grand nom de Monarque & les libertés que tu prends auprès des Dames: cependant, lorsque j'amasse du blé pour mon hiver, ne te vois - je pas te repaître d'ordures, au pié d'une muraille? Tu fréquentes, dis-tu, les autels? Oui, marque que tu y vas, c'est qu'on t'en chasse: Tu ne travailles point? voilà ce qui fait que tu n'as rien dans le besoin. Eh! sote glorieuse, tu te vantes de ce que l'honêteté doit faire cacher. En été tu me cherches querelle, mais en hiver tu n'as pas le mot à me dire.

dire. Enfin, lorsqu'un froid rigoureux te fait transir, je fais au contraire, me retirer dans une maison fournie de tout. En voilà suffisamment sans doute, pour réprimer ton orgueil.

Cette Fable vous fait distinguer deux diférens caractères d'hommes; les uns qui se vantent à fausses enseignes, d'autres qui s'acquièrent une réputation constante & solide.

F A B L E XXI.

*Simonides échape au danger
de perdre la vie.*

JE vous ai dit tantôt, de quelle utilité sont les belles Lettres parmi les hommes, mais je vais vous raconter un exemple mémorable de l'honneur que les Dieux leur ont fait. Le même Simonides dont j'ai déjà parlé, fit un jour dans son cabinet, un ouvrage de commande, à la loüange d'un Athlète victorieux. Mais, comme la matière étoit stérile & qu'elle ne lui fournissoit pas de quoi se livrer tout entier à son ardeur, il y fit entrer, par une licence poétique, les loüanges

de Castor & de Pollux, en contant que d'autres hommes illustres, avoient après eux, aquis une gloire égale à la leur. Il fit goûter son ouvrage, à celui qui l'avoit ordonné, mais il n'eut que le tiers, de ce qui lui en avoit été promis. Lorsqu'il demanda le reste, l'autre lui dit d'aller le demander à ceux, à qui il avoit donné les deux tiers de ses loüanges. Mais, ajouta ce dernier, afin que vous ne croiés pas que je veuille vous renvoyer mécontent, promettés de venir souper chez moi ; je veux inviter mes intimes, au nombre desquels je vous compte. Simonides, quoi que chagrin de se voir trompé, ne laissa pas que de promettre, de peur qu'en se quitant d'une mauvaise façon, il n'achevât de se perdre dans l'esprit de l'autre. Il se rendit effectivement au souper, à l'heure marquée & se mit à table. Le festin fut magnifique & la bonne humeur y régna, car le vin n'y manqua point. Pendant que la joie des convives & celle du grand nombre des serveurs éclatoit dans toute la maison, il y arriva subitement deux jeunes hommes d'une taille au dessus de l'ordinaire, tout couverts de poussière & tout en fûeur, ordonnant a un des valets, de leur apeller Simonides, en ajoutant qu'il étoit pour lui de la dernière importance de ne pas tarder à venir. Le valet ému,

d'un

d'un ordre si pressé, fait lever Simonides de table. A peine eut-il mis le pié hors de la-fale, que les quatre murailles s'en abatirent & qu'elles acablèrent ceux qui y étoient; pour les jeunes hommes, ils avoient disparu, & aussitôt que l'événement se fut répandu, personne ne douta, que la présence de ces Divinités, n'eût sauvé la vie au Poète pour le récompenser de ses éloges.

Epilogue à Eutyclus.

J'ai encore, dit Phédre, bien des choses à vous écrire, mais je m'arrête exprès: Premièrement, de peur de vous importuner, vous que tant de différentes-affaires acablent: Et ensuite afin que s'il y a quelqu'un qui veuille essayer d'en faire autant, il trouve matière de reste: Mais, à la vérité, cette même matière est si ample, que les ouvriers lui manqueront plutôt, qu'elle ne manquera aux ouvriers. Je viens donc vous demander la récompense que vous avés promise à ma brièveté. Donnés effet à vos paroles. Chaque jour nous raproche du terme de la mort; plus vous tarderés à me faire du bien & moins je m'en ressentirai: au lieu que, si vous ex-

pédiés bientôt mon afaire, je jouirai plus longtems de l'avantage que j'atens. Tandis-que j'ai encore dans le corps un reste de cette misérable vie, il y a lieu de me faire du bien : mais, quand un jour la vieillesse m'acablera, votre bonté fera de vains efforts pour me soulager, puisque tous les avantages que vous voudrés me faire, seront inutiles, lorsque la mort viendra exiger de moi, ce que je dois à la nature. Mais, je pense que c'est folie d'employer auprès de vous des prières, pendant que votre bonté naturelle n'a besoin d'aucun motif étranger. Les coupables ont souvent obtenu leur délivrance, par la seule confession de leurs crimes; à plus forte raison doit-on l'acorder à un innocent. C'est à vous enfin, à donner le premier exemple, & ensuite chacun vous suivra tour à tour. Résolvés, s'il vous plait, ce que le devoir de votre charge, ce que la bonne foi vous permettent d'ordonner; & faites enfin, que je puisse me réjouir de la sentence que vous rendrés. Je passe les bornes que je m'étois prescrites, mais il est bien difficile de se contenir, lorsqu'on n'a rien à se reprocher & qu'on se voit insulter par ses ennemis. Vous allés me demander qui ils sont? Ils paroîtront en son tems. Pour moi, tant que j'aurai l'esprit en
bonne

bonne assiette, je me souviendrai de cette sentence que je lûs dans ma jeunesse :

Qu'Un Particulier doit, même quand
on l'ofense,
De peur de faire un crime : observer le
silence.

F I N
DU IV. LIVRE.





LES
FABLES
IMITÉES D'ESOPE
PAR
PHÉDRE
AFRANCHI D'AUGUSTE
LIVRE V.
P R E F A C E.

J'avois résolu de ne pas continuer cet ouvrage, afin de laisser de la matière à d'autres: mais, après y avoir fait réflexion, j'ai changé d'avis. Car en effet, s'il se trouve quelqu'un

qu'un après moi, qui ait envie de composer quelque chose dans le même genre, pour le transmettre à la postérité, comment rencontrera-t-il justement les sujets que j'ai laissés, puisqu'il est certain que chaque esprit aiant sa façon de penser particulière, chacun donne aux choses, un tour à sa manière. Ainsi, ce n'est pas par légèreté, mais par raison, que je continuë à écrire. Et vous, Particulon! qui prenez plaisir à lire ces Fables, plutôt imitées que copiées d'Esopé, puis que mon ouvrage en contient beaucoup plus qu'il n'en a faites, & que j'y donne de nouvelles leçons à sa manière ancienne, vous en lirez le cinquième Livre à votre loisir. Que quelque

G 5

esprit

LIURE

esprit malicieux cherche, tant qu'il voudra, à les déchirer par des coups de langue, n'importe! pourvû qu'il ne puisse les imiter. Ma réputation est assez établie, puisque vous & vos semblables voulés bien prendre la peine d'écrire ce que je recite, & que vous le jugés digne de mémoire. Après tout, ce ne sont nullement les applaudissemens de l'ignorant vulgaire que je recherche.



FABLE



F A B L E I.

La Mouche.

U^Ne Mouche piqua si sensiblement un vieillard qui avoit la tête découverte, que de l'impatience qu'il en eut & voulant l'écraser sur le champ, il se donna à lui même un grand soufflet. La Mouche aiant échapé au coup, se moqua de lui, en disant: Tu as voulu te venger en tuant une chetive Mouche qui t'avoit piqué, dis moi je te prie, que te feras-tu, après avoir ajouté l'afront à une légère offense? Je me le pardonnerai sans peine, répliqua l'homme, puisque mon dessein n'étoit pas de me faire injure à moi-même. Au contraire, je voudrois qu'il m'en eût couté bien davantage & que je t'eusse tuée, vile & méchante petite bête, qui te repais du sang humain.

S E N S M O R A L.

Cet Exemple enseigne à pardonner facilement à celui qui pêche sans dessein, plutôt qu'à ceux qui font du mal, de propos delibéré. Ces
derniers

derniers, méritent à mon avis, toute forte de chatimens.

F A B L E II.

L' Ane scrupuleux.

UN certain homme, après avoir immolé un Cochon qu' il avoit voüé à Hercule, pour lui avoir sauvé la vie, ordonna de donner le reste de l'orge à son ane, lequel l'aïant rejetée, dit: Ce fourage seroit assez de mon goût, si celui qui en a été nourri, n'eût été égorgé. Epouvanté par la réflexion que j'ai faite à l'ocasion de cette Fable, j'ai toujours évité avec soin, de rechercher tout profit dangereux. Mais, pourriés - vous me répliquer, quand on l'a, on en est mieux à son aise? Eh bien! faisons notre compte & examinons la quantité de gens qui ont été surpris sur le fait, & je gage que le nombre des punis surpassera celui des premiers.

SENS MORAL.

La témérité en fait périr, plus qu'elle n'en fauve.

FABLE

F A B L E III.

Les Deux chauves.

UN homme qui étoit chauve, trouva par hazard un peigne en son chemin. Il en vint un autre, aussi mal pourvû de cheveux que le premier, qui lui dit: Hola! mon ami, il est juste que nous partagions le profit. L'autre, en montrant la chose trouvée, répliqua: Il est vrai que d'un côté, le bonheur nous en a voulu, en nous faisant trouver une chose de quelque valeur; mais, malheureusement, ni vous ni moi n'en saurions profiter: ainsi d'avoir trouvé cela ou un rien, il nous en revient tout autant.

R E F L E X I O N.

Cette plainte convient à ceux qui se sont laissé aller à de fausses espérances.

F A B L E IV.

Le Boufon & le Paysan.

Les hommes font souvent de lourdes fautes par une affection mal réglée,

réglée, & tandis qu'ils soutiennent le parti de leur erreur, la vérité se découvre, à leur confusion.

UN homme de qualité & qui avoit du bien, voulut un jour donner quelque spectacle au Peuple, & pour y attirer tous ceux qui auroient assez d'invention pour produire quelque chose de nouveau, il promit une recompense à celui qui surpasseroit les autres. Aussi, les plus industrieux en fait de tours d'adresse & de subtilité, vinrent-ils se présenter, comme à un combat où il y avoit à aquerir de la gloire. Il y vint entre autres un certain drole, fort connu par ses bouffonneries, qui se vanta d'avoir trouvé pour faire rire, une invention, qui jusques-là, n'avoit encore paru sur aucun théâtre. Le bruit s'en étant répandu, tout le monde fut si curieux, que l'endroit du spectacle, où peu auparavant il y avoit eu des places de reste, eut peine alors à contenir la foule des Spectateurs. Mais comme il vint se présenter seul, sans appareil ni sans aucune personne qui le secondât, la surprise redoubla l'attention de la multitude, & y fit régner un silence universel. Lui, cependant, après avoir baissé tout d'un coup la tête sur l'estomac, imita si naturellement le
eri

cri d'un Cochon de lait, que plusieurs s'étant mis à gager qu'il tenoit effectivement un petit Cochon, caché sous son manteau, il fut ordonné de le fouiller. Mais, comme après l'avoir fait, on ne trouva rien, il reçut de grandes louanges & toute l'assemblée applaudit en batant des mains. Un Païsan, qui avoit vû tout cela, se mit à crier: Oh! je jure par le grand Hercule, que je le défie de me surpasser: Il promit hautement de s'en acquiter le sur lendemain, bien mieux encore que l'autre. Il vint effectivement & la foule fut plus grande encore. Mais, comme les gens étoient déjà prévenus en faveur du premier, chacun se plaça, plutôt pour se moquer du second que pour l'admirer. Ils se présentent tous deux sur la Scène. Le Boufon grogne le premier & ne manque pas de s'atirer les acclamations & les applaudissemens de tous les spectateurs. Le Païsan de son côté, faisant semblant de couvrir un petit Cochon sous son habit, ce qu'il faisoit effectivement, mais en toute assurance, parce qu'on n'avoit rien trouvé de caché, sous la robe du premier, pince secrètement & subtilement l'oreille au petit Cochon & lui fait faire un cri, naturel à celui qui sent qu'on lui fait du mal. Il eut beau faire; le Peuple se mit à crier, que le Boufon le contrefaisoit mieux, ordonnant qu'on le
chassât.

chassât. Mais, celui-ci aiant tiré son Cochon du sein où il l'avoit caché. Voilà, dit-il, la preuve ouverte de votre grossière erreur: Et voies Messieurs, comment celui-ci vous prouve que vous n'êtes que de mauvais juges.

F A B L E V.

Le Prince de Nom.

Un homme d'un esprit vain, qui s'imagine être admiré du grand nombre, s'expose par cette légère présomption à la risée des autres.

UN certain Musicien, nommé le Prince, d'une habileté d'ailleurs assez reconnüe & qui avoit acoutumé de jouer sur le théâtre du Comédien Batyllus, fit un jour une rude chute du haut d'une machine tirée rapidement, à la représentation de je ne sai quelle pièce, & se rompit la jambe gauche. Le pauvre homme auroit bien mieux aimé casser deux de ses flutes & conserver sa jambe. Mais enfin, on le relève & on le transporte au logis, jettant de hauts cris. Quelques mois s'écoulèrent avant qu'il pût être guéri.
Cepen-

Cependant, comme le Peuple ne demande que du passe-tems, tout le monde désira fort de le voir reparoître sur le théâtre, car cet homme avoit d'ailleurs le talent d'animer beaucoup les danseurs, par le son de sa flute. Enfin, le Prince recommença à marcher, & il arriva, qu'un homme voulant donner quelque beau spectacle, fit tant par ses prières & par les promesses d'une récompense, qu'il l'engagea au moins, à se présenter sur le théâtre, s'il ne pouvoit faire d'avantage. Le jour destiné au Spectacle étant arrivé, il ne manqua pas de s'y rendre & il s'éleva parmi le Peuple un grand bruit à son occasion, les uns croïant la chose impossible & le disant mort, les autres assurant qu'il alloit paroître aussitôt. Cependant le rideau se lève; les tonnères & les éclairs jouënt leur jeu, & les Dieux leur rôle, selon l'ancienne courume. Le Choeur s'étant mis à chanter un air connu d'ailleurs par ses répétitions ordinaires, & dont voici les paroles :

Que rien ne vous inquiète,
 Romains! ne songés qu'aux plaisirs:
 Le Prince, selon vos desirs,
 Est dans une santé parfaite.

Tout le monde se leva pour faire éclater
 H fa

sa joie & sa satisfaction, chacun se baissant la main & la retournant vers ceux de l'assemblée. Notre Musicien, trompé par une fausse application des paroles qui avoient été chantées & des acclamations des Spectateurs, s'imagina que cette faveur le regardoit. Les Chevaliers, comprenant la folle erreur de cet homme, ordonnent de répéter l'air. On obéit. Notre pauvre fou se prosterna tout au bord du théâtre, & les Chevaliers se moquant de lui, poussent des cris de joie. Le parterre, d'autre côté s'imagina que le Musicien demandoit déjà le prix: Mais enfin, l'erreur reconnue & repandue de banc en banc, Monsieur le Prince qui s'étoit faussement glorifié des honneurs qui ne regardoient que la Maison Impériale fut saisi par le corps & jetté dehors, tout paré de sa bande blanche qui lui couvroit la jambe, de sa belle robe & de ses souliers blancs.

F A B L E VI.

Le Temps & l'Occasion.

UNE figure humaine, suspendue au dessus du tranchant d'un rasoir, la tête chauve par derrière, sur le front une touffe de cheveux par où on peut la saisir, le corps nud & qu'il faut soigneusement retenir, puisque Jupiter même

ne

ne la ratraperoit point, étant une fois échapée : Voilà l'Emblème que les Anciens ont imaginée, pour nous représenter la célérité passagère de l'ocasion, & pour nous faire entendre quelle doit être notre vigilance afin d'en profiter, quand elle se présente.

F A B L E VII.

Le Taureau & le Veau.

UN Taureau qui faisoit tout ses efforts, pour passer dans son étable, par une entrée fort étroite, étant aperçu par un veau, celui-ci voulut lui conseiller de quelle façon il lui falloit plier le corps pour entrer. Mais, le Taureau lui dit: Tais toi, j'ai fû cela avant que tu vinsses au monde.

S E N S M O R A L.

Ceux qui entreprennent de donner des avis, à de plus habiles gens qu'eux n'ont qu'à s'imaginer que c'est à eux qu'on parle ici.

F A B L E VIII.

Le vieux Chien.

UN Chasseur avoit un vieux Chien, qui dans sa première vigueur avoit donné à son

Maître beaucoup de satisfaction, à la chasse de toute sorte de bêtes. Il commença enfin à s'apésantir par l'âge. Un jour, n'ayant pû, à cause de ses mauvaises dens, arrêter un Sanglier qu'il avoit saisi par l'oreille, il fut grondé par son Maître, que ce coup manqué avoit irrité. Mais le vieux chien lui dit: Ce n'est pas faute de bonne volonté envers vous, mais manque de forces, que j'ai laissé échaper la proie. Si vous me loüés, de ce que j'ai été, ne me blamés donc pas, de ce que je ne suis plus à présent! Vous comprenés bien, mon cher Philète, ce qu'il faut entendre par là.

Conclusion.

Jaurois encore beaucoup à dire, car la variété des choses du monde fournit des sujets en abondance. Mais en matière de plaisanteries, il faut de la briéveté pour plaire; le trop fatigue & ennuie à la fin, ceux qui écoutent. C'est pour-quoi, vertueux Particulon, vous, dont le nom vivra dans mes écrits, tant que la Langue Latine sera estimée; Si mon génie ne mérite pas votre aprobation, que je vous plaise du moins, par mon stile concis, d'autant plus recommandable, que les Poètes, qui se mêlent d'écrire beaucoup se rendent importuns à bien des personnes

F I N.

151759

ULB Halle 3
006 832 407


VD 18

R





Inches

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

8

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LES
FABLES
imitées
D'ESOPPE
par
PHEDRE

AFRANCHI D'AUGUSTE,
revües et corrigées,

A L'USAGE DE LA COMPAGNIE DES GENTILS-
HOMMES CADETS DE SAXE
PAR
A. H. B. et E. V.



à DRESDE
chez FREDERIC HEKEL,
Libraire de la Cour. 1756.